

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CANADA-REVUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. IV

MONTREAL, 28 JANVIER 1893.

No 4

La Manifestation

L'anniversaire de l'exécution de Louis XVI a fourni à quelques-uns de nos aristocrates d'importation ou du terroir l'occasion de faire une manifestation anti-républicaine, à laquelle se sont joints les Zouaves Pontificaux, que l'on trouve dans les plus étranges galères.

De leur part, cette démarche toute patriarcale, cette petite démonstration de famille, n'a rien qui puisse déplaire. Ça fait toujours plaisir de voir ces vieux braves crier *Vive le Roy!* et se préparer à la destruction de l'infidèle. Ils sont un peu bedonnants, un peu rassis, mais ils sont de si bonne foi aussi; ils hérissent leurs moustaches maintenant grisonnantes avec tant de conviction; ils sanglent avec tant de componction leurs abdomens aujourd'hui proéminents, qu'ils manqueraient certainement à nos fêtes si nous ne voyions apparaître leur glorieux uniforme.

Restent notre aristocratie et aussi l'aristocratie voyageuse qui ont pris l'affaire au sérieux et ont tâché d'entraîner nos concitoyens à se mêler d'une manifestation absolument malveillante pour la France dans ses intentions et dans sa composition.

La population canadienne a sagement refusé de se joindre à eux en dépit des milliers d'invitations lancées, et son attitude est une leçon pour les fauteurs de désordres.

Nous avons protesté dans notre dernier numéro contre cette tentative d'embauchage anti-républicain; et, pour combattre les impressions

fausses qui ont pu prendre naissance au cours de l'organisation de la manifestation, nous tenons à donner un récit exact des faits qui ont précédé et accompagné l'exécution de Louis XVI.

Là se bornera notre tâche.

Des manifestants, nous ne dirons que peu de chose: ils ont évidemment perdu une fière occasion de rester tranquilles, — les Français parce qu'ils n'ont que faire d'introduire au Canada des rancunes politiques vieilles de cent ans, et les Canadiens parce que tout le monde doit se demander, après tout, ce que cela peut leur faire que Louis XVI soit mort sur l'échafaud ou autre part.

Eh! non, c'était un petit pique-nique pour la haute et basse noblesse, les Croix de Saint-Louis et ceux qui ne le sont pas; on a versé des pleurs sur ce pauvre Louis XVI et lancé des imprécations sur cette gueuse de République.

Pauvres gens, vous avez fait hausser les épaules à ce bon peuple canadien qui a eu le sens de ne pas s'occuper de vous!

Je me trompe — un des charretiers de la Place d'Armes, voyant tout ce beau monde sortir de l'Eglise, demandait à son voisin ce qu'il y avait ce jour-là?

— Le service de Saint-Louis, lui dit l'autre.

— Lequel Saint-Louis?

— Celui qui était marié à Pompadour...

Allez donc manifester, après cela.

Toujours les collègues classiques!

Mais l'intention qui a guidé les auteurs de la manifestation nous force à insister sur la période de l'histoire que l'on a essayé pendant quelques jours de travestir.

La France venait de soulever le poids de huit siècles d'oppression ;

Son peuple asservi avait jeté le cri de liberté et brisé ses chaînes,

La plébe écrasée avait relevé la tête et réclame sa place au soleil ;

L'égalité triomphante avait nivelé les préjugés et relevé le faible au niveau du puissant ;

La Fraternité avait rallié ces vieilles provinces que tant d'années de domination avaient tenues en sœurs ennemies ;

La Bastille conquise avait été rasée, et le roi avait coiffé le bonnet phrygien, lorsque dans toute la France retentit ce cri terrible : le roi a gagné les rangs des armées ennemies et va marcher sur Paris pour écraser la Révolution, rétablir la Royauté et vous imposer une nouvelle servitude !

On conçoit quelle stupeur peut saisir tout un peuple en apprenant cette nouvelle.

Qu'on songe aux angoisses du condamné, libre aujourd'hui, aspirant l'air à pleins poumons, se baignant dans les ardeurs du soleil, l'âme toute réjouie, lorsqu'on vient le reprendre pour l'écrouer sous les voûtes suintantes du cachot !

Ah, toutes les colères, tous les crimes se conçoivent dans cette circonstance, tous s'excusent !

Rattrapé à Varennes, Louis XVI est ramené à Paris.

C'est lui qui est le prisonnier cette fois.

Niera-t-on au peuple le droit d'avoir puni avec la dernière rigueur l'auteur de l'attentat à sa liberté ?

Voici les trente-trois accusations qui ont été portées contre lui et dont il a eu à répondre devant la Convention :

Vous avez, le 20 juin 1789, attenté à la souveraineté du peuple... — Le 23 juin, vous avez voulu dicter des lois à la nation... — Vous avez fait marcher une armée contre les citoyens de Paris... — Vous avez prêté, à la fédération du 14 juillet, un serment que vous n'avez pas tenu... — Après votre arrestation à Varennes, l'exercice du pouvoir exécutif fut un moment suspendu dans vos mains, et vous conspirâtes encore... — Vous avez paru accepter la Constitution le 14 septembre, et vous travailliez à la renverser avant même qu'elle fût achevée... — Vos frères, ennemis de l'Etat, ont rallié les émigrés sous leurs drapeaux... Votre intelligence avec eux est prouvée par un billet écrit de la main de Louis Stanislas Xavier (plus tard Louis XVIII)... — Vous avez négligé de pourvoir à la sûreté extérieure de l'Etat... — Vous avez donné mission aux commandants des troupes de désorganiser l'armée, de pousser des régiments entiers à la désertion, et de leur faire passer le Rhin

pour les mettre à la disposition de vos frères et de Léopold d'Autriche... — Vous avez chargé vos agents diplomatiques de favoriser la coalition des puissances étrangères et de vos frères contre la France... — Vous avez détruit notre marine... — Vous avez eu dans Paris des compagnies particulières, chargées d'y opérer des mouvements utiles à vos projets de contre-révolution... — Vous avez voulu, par des sommes considérables, suborner plusieurs membres des Assemblées constituante et législative. Des lettres de Dufresne Saint-Léon et plusieurs autres qui vous seront présentées établissent ce fait... — Vous avez fait, le 10 août, la revue des Suisses à cinq heures du matin, et les Suisses ont tiré les premiers sur les citoyens ; vous avez fait couler le sang des Français.

Après l'audition du procès Louis XVI fut reconnu, à l'unanimité, coupable de *conspiration contre la liberté de la nation*.

Puis la Convention par 387 voix contre 334 décréta la *peine de mort*.

Pour juger de la sévérité de la condamnation, il faut se reporter à l'époque, et sentir quel souffle de haine avait passé dans les esprits à l'idée de la destruction possible des libertés.

Qu'on relise les mémoires du temps dans lesquels sont motivés les votes de la plupart des conventionnels.

Drouet, le maître de poste qui avait arrêté le roi à Varennes, avait dit : " Louis a conspiré contre l'Etat, il a fait couler à grands flots le sang des citoyens. Tant d'outrages à la nation, qui le comblait de ses bienfaits, ne peuvent se laver que dans le sang ; je le condamne à mort."

Roux avait dit : " Un tyran a dit qu'il voudrait que le peuple romain n'eût qu'une seule tête pour l'abattre d'un seul coup. Louis Capet, autant qu'il était en lui, a exécuté cet atroce désir. Je vote pour la mort ; et je n'ai qu'un regret, c'est que le même coup ne puisse frapper la tête de tous les tyrans."

Robespierre l'aîné avait dit : " Je suis inflexible pour les oppresseurs, parce que je suis compatissant pour les opprimés ; je ne connais pas l'humanité qui égorge les peuples et qui pardonne aux despotes : je vote pour la mort."

Raffran avait dit : " Je vote la mort du tyran dans les vingt-quatre heures. Il faut se hâter de purger le sol de la patrie de ce monstre odieux."

Barrière, qu'on a appelé plus tard l'*Anacréon de la Guilotine*, avait dit : " L'arbre de la liberté croit lorsqu'il est arrosé du sang des tyrans ; je vote pour la mort."

Maure avait dit : " Louis est coupable ; quand il aurait mille vies, elles ne suffiraient pas pour expier ses forfaits ; je vote pour la mort."

Milhau avait dit : " Je vote pour la mort, trop tard peut-être pour l'honneur de la Convention Nationale."

Le député Seconde, faisant un assez mauvais jeu de mots, avait dit : " Je vote pour la mort, l'exécution dans une seconde, car je m'appelle Seconde."

Louis-Philippe-Joseph *Egalité* avait dit : " Uniquement occupé de mon devoir, convaincu que tous ceux qui ont attenté et qui attenteront par la suite à la souveraineté du peuple méritent la mort, je vote pour la mort."

Il y avait passion et enthousiasme patriotique dans tout ceci. L'ami d'un député qui avait voté pour la mort de Louis XVI lui reprocha son vote, parce que celui-ci avait déclaré la veille qu'il croyait le ci-devant roi innocent. " Oui, certes, et je le crois encore, répondit le convention-

nel. — Malheureux ! reprit l'autre, et tu l'as condamné ! — Eh ! penses-tu que le sang de la victime que nous immolons à la patrie puisse être trop pur ? ” Rien, on le voit, ne saurait aller plus loin.

Et pourtant de quoi se composait cette majorité ? l'histoire le dit :

Il ressort du scrutin que, parmi les votants pour la mort, on compta vingt-neuf ci-devant nobles, trente-deux prêtres, vingt médecins, dix hommes de lettres, cent soixante-quatre avocats ou anciens magistrats.

Oui, *trente-deux prêtres.*

Avez-vous bien lu, *trente-deux prêtres ?*

L'exécution de Louis XVI fut une douloureuse nécessité, mais c'était une nécessité.

Sic semper tyrannis.

L'acte officiel de décès, délivré à une date ultérieure, porte :

“ Du lundi dix-huit mars mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an second de la République, acte de décès de Louis Capet, du vingt-un janvier dernier, dix heures vingt-deux minutes du matin, *profession*, dernier roi de Français, âgé de trente-neuf ans, *natif* de Versailles, paroisse Notre-Dame, *domicilié* à Paris, tour du Temple. *marié* à Marie-Antoinette d'Autriche...”

Voilà donc la fin d'une dynastie que Victor Hugo a qualifié de *Fumier fleurdelysé !*

Et maintenant, Canadiens, quand on vous demandera de verser des larmes sur la mort de Louis XVI, songez ce qu'ont souffert vos pères et les pères de ceux qui l'ont exécuté.

Rappelez-vous Louis XIV vous laissant sans armées,

Souvenez-vous de Louis XV vous vendant lâchement,

Puis, dites-vous que Louis XVI a, par sa mort, vengé tous ces crimes, en même temps qu'il a ouvert le monde aux grandes idées de justice et de liberté.

La *tête de roi*, que la France a lancée en défi à l'Europe coalisée contre le peuple victorieux, a creusé dans sa course un sillon sanglant où a germé la grandeur des peuples.

Laissons les pleureurs et les éteignoirs persister dans leur œuvre toujours la même.

Les hommes qui ont célébré l'anniversaire de l'exécution de Louis XVI le tyran, sont ceux qui ont refusé les honneurs funéraires à Chénier, le combattant de la liberté.

Toujours logiques, ces terroristes.

C'est ce qu'ils appellent inspirer le respect du nom français.

Où sont ceux d'entre eux qui se sont pré-

sentés la croix d'une main pour dire aux Anglais tout-puissants : Vous ne pendrez pas Riel ?

On ne les a vus nulle part, n'est-ce pas, demander le salut de celui qu'ils appelaient un traître à la constitution ?

Tout était dans l'ordre, notre clergé s'en lavait les mains.

Pourquoi veulent-ils donc aujourd'hui damner le peuple souverain qui exécutait les traîtres à ses lois ?

Eh non, ce que l'on veut atteindre c'est la France actuelle, c'est la République qui étonne le monde de sa vitalité et de sa puissance.

Ils font triste œuvre de Français ces hommes qui cherchent à amoindrir la mère-patrie, et s'ils sont capables de comprendre une leçon, qu'ils reçoivent donc celle que leur sert un journal américain, le *New York Herald* du 21 janvier dernier :

“ C'est aujourd'hui le centenaire de l'exécution de Louis XVI. Il y a cent ans, le peuple français, affolé par les persécutions séculaires, se souleva et chercha sa vengeance dans le sang. Aujourd'hui nous trouvons également le peuple victime d'indignes sans scrupules ; mais au lieu de voir le sang rougir les rues de Paris, nous voyons les accusés alignés devant la justice, légalement, paisiblement ; le peuple patient et calme attend, et s'en rapporte à la loi pour punir les coupables.

“ Ce contraste montre que la France est une grande nation, plus grande même qu'aux jours de sa gloire militaire. “ La paix a aussi ses victoires.”

Messieurs les Américains, merci.

DUROC.

CATHOLIQUES

Nous sommes accablés chaque jour des invectives de la presse ultramontaine, qui ne veut pas nous permettre de garder le titre de catholiques parce que nous refusons de nous soumettre à toutes les exigences, les injustices et les vexations de l'autorité diocésaine.

Ces messieurs dans leur charité nous crient à tue-tête : retirez-vous.

Il n'est pas jusqu'à la presse protestante française qui n'ait cru devoir joindre sa voix à celle de ses antagonistes habituels.

L'*Aurore* et la *Vérité* se sont donné la main.

L'*Aurore* disait hier, si vous refusez de vous soumettre aux décisions de votre évêque, si vous les discutez, vous n'avez pas le droit de vous

dire encore catholiques, et du moment où vous ne voulez pas être protestants, faites-vous athées, libre-penseurs.

Eh bien non, nous protestons contre cette coalition bizarre des serviteurs de toutes les doctrines extrêmes.

Nous protestons de toutes nos forces, comme nous l'avons fait depuis le commencement de la lutte.

Nous prétendons rester catholiques et avoir la force de ne pas nous laisser écraser par l'autorité religieuse, quand nous aurons le droit pour nous et, pour bien établir notre position, nous en appellerons à la célèbre pétition du comte de Montlosier, présentée en 1827 devant la Chambre des Pairs pour définir le rôle de l'Etat dans la question des cultes :

Le prêtre nous dit : " Si vous ne voulez pas obéir à toutes nos prescriptions, cessez d'être chrétien, déclarez-vous impie." Une portion du parti libéral (de France) tient le même langage. " Le prêtre, dit-il, vous insulte à l'église, n'y allez pas ; il ne veut pas baptiser votre fils, ne le faites pas baptiser ; il vous impose telle ou telle condition pour votre mariage, mariez-vous sans lui. Mort, il vous repousse de l'église, même du cimetière, faites-vous enterrer dans le grand chemin. Enfin, vous êtes mécontent de votre religion, changez de religion." Le chrétien n'accepte aucun de ces partis, il répond au prêtre : " Je suis chrétien, je veux continuer à l'être ; je veux aller à l'église remplir mes devoirs religieux ; et pourtant, je ne veux ni pour moi, ni pour ma femme, ni pour mes enfants, subir vos insultes, vos lubies, vos caprices." Il fait au libéral la même réponse. Changer de religion ! Certes, si on proposait à quelqu'un de ces messieurs qui vous offrent ce parti de changer eux-mêmes d'opinion, il vous répondrait qu'il n'est pas facile de changer d'opinion ; il est encore moins facile de changer de religion. Si l'opinion tient au mouvement libre de la pensée, la religion tient au mouvement libre de la conscience. Oui nous voulons être chrétiens, mais selon les préceptes de Jésus-Christ, selon les préceptes de l'Eglise, et non selon les lubies d'un ecclésiastique imberbe, dressé comme ils

le sont aujourd'hui tous dans les séminaires. . . . J'ai, continue l'auteur, rappelé le fait d'un maire qui s'est cru en droit de faire emprisonner un de ses administrés qui montrait trop d'empressement auprès des femmes. Les juges pouvaient dire à l'emprisonné : " Vous n'êtes pas content de votre maire, changez de commune." Dans ce cas on ne veut pas changer de commune ; on veut encore moins changer de patrie ; on voudrait seulement changer de maire. Quand un curé impudent vous outrage, on ne veut pas pour cela changer de religion ; on ne veut pas même changer de paroisse ; on veut tout au plus changer de curé. *Changer de religion !* Si les outrages sans nombre qui se commettent se continuaient, s'ils s'étendaient sur toute la France ; si s'étendant ainsi ils paraissaient tenir, non à des passions accidentelles, mais à un plan dogmatique et systématique, à la fin, sûrement, il pourrait s'en suivre quelques pensées vers un changement de religion, ou même vers l'anéantissement de toute religion. Mais c'est précisément ce que redoutent les hommes religieux, c'est ce que doivent redouter de même les hommes d'Etat ; car de toutes les crises politiques, celles qui sont mêlées de religion sont les plus terribles."

JUSTUS.

Le Petit Catechisme

Notre collaborateur, M. Roulland, a étudié l'autre jour d'une façon très complète la rédaction et les enseignements baroques et maladroits du *Petit Catechisme*.

Nous ne reviendrons pas sur ce travail, qui dénote encore un point de départ vicieux dans notre éducation primaire, où l'on met entre les mains de la jeunesse un ouvrage mal digéré, mal écrit, mal composé, dont le texte doit se graver dans sa tête dès sa plus tendre enfance jusqu'au dernier jour, avec toutes ses erreurs, toutes ses fautes et toutes ses incohérences.

Cette fois-ci, il s'agit de la sainte spéculation à laquelle donne lieu la vente du *Petit Catechisme*.

Dans notre jeunesse, le commerce fort productif du *Petit Catechisme* était libre.

Tous les libraires nous fournissaient moyennant cinq cents un catéchisme qui n'était ni meilleur ni pire que le catéchisme actuel, un *Petit Catéchisme* qui faisait le bonheur de nos premières études.

Ces cinq cents constituaient pour nos fournisseurs de livres d'écoles une base de commerce importante, car Dieu sait si on en déchirait, si on en perdait, si on en lacérait et rongeaient de ces fameux catéchismes! Tous y trouvaient un excellent bénéfice, lorsqu'un beau jour on apprit que le clergé voulait accaparer le monopole de cette vente productive.

Il fallait bien donner une raison quelconque vis-à-vis le public et les libraires dépossédés.

On prétendit qu'il était nécessaire de rétablir l'uniformité dans le *Petit Catéchisme* et faire une édition unique.

L'excuse était spécieuse, la raison invoquée fausse.

Les catéchismes n'étaient certainement pas différents puisque les éditeurs se gardaient bien de les composer eux-mêmes.

Il existait de longue date une série de formes clichées comportant les pieuses maximes qu'on se louait d'imprimerie en imprimerie toutes les fois que devait paraître une édition nouvelle, et le texte se conservait avec la plus remarquable virginité.

La vraie raison était tout autre. Lorsque Mgr Taschereau avait été nommé cardinal, les bonnes âmes qui se prosternaient à ses pieds conçurent le projet d'une Cour Cardinalice avec tout le flâta et la pompe qui s'imposent à une population très chrétienne.

Mais pour maintenir une Cour Cardinalice, il fallait des fonds, il fallait constituer une source nouvelle de revenu, et c'est alors qu'un conseiller habile trouva le monopole du *Petit Catéchisme* qui fut appelé à fournir l'argent nécessaire à l'existence de la Cour.

Le bénéfice réalisé par les anciens imprimeurs était insuffisant pour constituer le fonds nécessaire, et on porta immédiatement le prix du *Petit Catéchisme* de cinq cents à dix cents.

Si l'on considère la quantité de ces petits volumes qui se consomment chaque année, on avouera que cette spéculation est non-seule-

ment arbitraire, puisqu'elle fait tort au commerce régulier, mais encore scandaleuse par les sommes qu'elle arrache au public.

Nous avons sous les yeux le *Petit Catéchisme* actuel, nous l'avons fait estimer chez des imprimeurs compétents, et tous sont tombés d'accord pour dire que le prix de revient n'en est pas de plus de

UN CENT ET QUART PAR VOLUME.

Il est la propriété de la *Corporation Archi-épiscopale Catholique Romaine de Québec*, qui le vendait aux commerçants

HUIT CENTS.

C'est-à-dire que, sur le prix du gros, le bénéfice était de plus de 600 pour cent. Il paraît que maintenant les marchands se sont revoltés contre cette exaction et qu'on les leur vend cinquante dollars le mille.

Mais, les enfants et les familles le payent toujours

DIX CENTS.

Nous avons dans la province de Québec au moins deux cent mille familles catholiques où cinq enfants vont au catéchisme, et chaque enfant déchire, perd ou consomme deux catéchismes par année.

Qu'on fasse le calcul, et qu'on juge ce que rapporte le monopole du catéchisme.

Un libraire en gros de Montréal qui nous a donné ces notes nous a affirmé que si on voulait lui laisser le monopole de la vente du *Petit Catéchisme* à cinq cents seulement (au lieu de dix cents que l'on paye actuellement), il s'engagerait à verser par année à l'Université Laval \$15,000, et il assure qu'il y ferait un bon bénéfice.

Voilà une Cour Cardinalice qui nous coûte cher.

BUSINESS.

Du *Quotidien* :

Un portrait de M. Tardivel, peu littéraire, peu bienveillant, mais ressemblant :

" M. Tardivel, en vertu d'une idée qui lui est propre, se fait un devoir d'être, constamment et en toute question, opposé au pour en même temps qu'au contre."

Il est difficile de dire plus explicitement à un homme qu'il est insupportable,

UNE UNIVERSITÉ, s. v. p. ?

Chaque jour nous amène de nouvelles surprises sur le sort de l'Université Laval.

Nous annonçons l'autre jour que le fameux don de \$75,000 fait par le Séminaire n'était pas un don du tout, mais un prêt; nous avons même appris que le Séminaire entendait surveiller attentivement le sort de son argent.

Cela n'étonnera personne. Le fameux *sans intérêt* du prêt ressemblant pas mal au *sans dot* de la comédie.

Ainsi, si nous en croyons les rumeurs qui nous sont parvenues, le Séminaire, ou plutôt le Syndicat Financier de l'Université Laval, ce qui est à peu près la même chose, entend opérer d'une façon pratique à l'égard de terrain et des bâtisses à élever.

Le projet consiste à s'en tenir à l'emplacement indiqué, parcequ'il se trouve en position d'*augmenter de valeur dans le cours des vingt ans*.

Excellente précaution, mais tant pis pour les gens qui trouvent l'emplacement trop étroit!

L'intérêt des prêteurs, qui est l'intérêt du prêt, avant tout!

Puis on construira des assises bien solides, très durables, et l'on élèvera dessus de vastes salles sans ornementation ni séparation où se feront les cours, *pour voir si l'Université réussira*.

Au cas où elle ne réussirait pas dans vingt ans, le Séminaire pourrait *reprendre sa bâtisse* doublée de valeur; c'est ainsi qu'on calcule, et grâce aux mesures prises, on pourrait la *subdiviser en plusieurs maisons particulières* qui seront de très bon rapport dans cette portion de la ville, m'a assuré le personnage bien informé qui m'a développé ce plan avec délices.

Nous en appelons aux amis de l'Université Laval pour savoir s'ils vont tolérer une pareille spéculation sous le couvert d'aide à la jeunesse.

C'est une honte que nous ne devons pas souffrir un instant pour l'honneur et du professorat et de l'Université.

C'est bien simple, on met tout en œuvre pour détruire Laval. nous ne savons au profit de qui?

J'ai déjà lancé le cri d'alarme dans ce journal lors de l'invasion castor.

On peut voir aujourd'hui si j'avais raison et où nous en sommes.

Les calculs actuels sont la mort de l'Université.

Il n'y a qu'un remède, un remède héroïque, le voici:

N'y aura-t-il pas assez de Canadiens de cœur; ne se rencontrera-t-il pas un millionnaire assez courageux pour sauver la cause de l'éducation française en nous aidant à créer ici une Université laïque qui n'aura plus à compter sur le bon vouloir ou à se débattre contre l'hostilité d'un clergé réactionnaire, rétrograde et retardataire?

Fondons une Université laïque et libre!

C'est là le seul salut de la haute éducation française.

UNIVERSITAIRE.

A PROPOS DE RACE INFÉRIEURE

J'ai frappé juste, et je n'ai pas à m'en repentir.

J'ai établi que, en règle générale, nous agissons comme des inférieurs, et que l'éducation inférieure que notre clergé nous donne était la cause de cette infériorité.

Il devait y avoir des grincements de dents; il y en a eu.

Voyons ce que disent les confrères, les principaux:

Le *National* approuve l'article "Race Inférieure" dans son ensemble, mais il y trouve des *lignes injustes*. "A côté, dit-il, de bonnes et dures vérités, il s'est glissé malheureusement de sanglantes injustices. Certes, continue-t-il, *notre système d'éducation est à refaire*, nous avons été l'un des premiers à nous en apercevoir et à le proclamer."

C'est peut-être dans le *National* que j'ai puisé les matériaux de mon article! Je lis le *National* depuis sa fondation, et je dois avouer que j'ai souvent eu le plaisir d'y lire des articles dans le sens de celui publié par le CANADA-REVUE, et intitulé "Race Inférieure"; je crois sincèrement que nous finirons par nous entendre, si ce n'est même déjà fait, car, au fond, est-ce que je demande autre chose *que de refaire notre système d'éducation?*

Le *National* et plusieurs autres journaux l'ont demandé bien des fois avant moi, et il leur faudra le demander encore longtemps avant de l'obtenir; pourquoi? précisément parce qu'ils y mettent trop de formes et qu'ils ont trop peur de prendre le taureau par les cornes.

Que tous les journaux qui pensent comme nous parlent comme nous; qu'ils retroussent leurs manchettes et qu'ils frappent avec vigueur, bientôt le bastion sera démoli et nous pourrons *refaire notre système d'éducation*.

Mais il vous faudra, comme nous, mes bien chers confrères, souffrir toutes les horreurs de l'excommunication, endurer les tortures de la persécution la plus noire, la plus cachée et la plus diaboliquement énergique qu'il soit possible d'imaginer; il vous faudra renoncer au pain blanc pendant quelques mois, et habituer vos entrailles au régime de l'eau tiède et du pain noir. Ah! ce n'est pas gai, le métier de réformateur! Et il vous faudra aussi renoncer, pour un temps au moins, à votre carrière politique. Pas facile, mes amis, de se faire élire, même dans l'Islet, sans flagorner un peu — et quelquefois beaucoup même — notre bon clergé, qui nous aime à nous étouffer.

Pour prouver que notre système d'éducation était inférieur à celui des autres pays libres, j'ai voulu examiner sa production, et j'ai eu le malheur d'écrire: "Où sont nos grands hommes?"

Vite, le *Canadien* prend sa meilleure plume (le 21 décembre dernier, quelques jours avant la votation dans l'Islet) et imprime dans ses colonnes que je suis un blasphémateur! Ni plus, ni moins.

J'ai demandé au *Canadien* et aux autres journaux à *bons principes* où étaient nos Pasteur, nos Edison, nos Flammarion, nos Coquelin, nos Sarah Bernhardt, nos Pothier, nos Lachaud, nos Freppel, etc., etc., et ce saint *Canadien* appelle cela *une litanie de blasphèmes*.

Savez-vous comment le *Canadien* s'y prend pour prouver que j'ai blasphémé en demandant quels étaient les grands hommes que notre clergé, qui a toujours eu tout notre système d'éducation en mains, avait formés?

Rien de plus simple: il cite des noms; et, tout naturellement, il n'oublie pas M. Tarte. Pas d'objection à cela; seulement, maintenant que l'élection de l'Islet est terminée, nous aimerions à savoir de M. Tarte lui-même si c'est bien le clergé qui l'a formé, ou s'il ne s'est pas formé lui-même par son travail et son énergie, après être sorti du collège ignorant comme les autres.

M. Tarte a voyagé; il a rencontré des jeunes gens des collèges en Europe et aux États-Unis; qu'il nous dise donc franchement si ces élèves n'étaient pas cent fois et mille fois plus avancés, plus instruits et mieux élevés, sous tous les rapports, que les nôtres du même âge ayant passé le même nombre d'années dans nos maisons d'éducation.

Si M. Tarte veut parler, le Ré-Mi-Do-Ré, qui a fait le fin-fin dans le *Canadien*, pourrait bien recevoir un soufflet tout aussi peu agréable que ceux qu'il recevait de ses professeurs qui lui ont appris à si mal parler de son prochain.

Le *Canadien* cite, en outre: MM. Cartier, Doutre, Chapleau, Mercier, Laurier, Papineau, Papin, Laberge, Dorion, Buies, etc.

Evidemment, Ré-Mi-Do-Ré voulait blasphémer! Mettre au compte de notre clergé l'éducation de Papineau, qui a été enterré dans son jardin parce que ce même clergé ne le trouvait pas digne de la terre sainte; lui jeter Buies dans les bras, l'auteur de la *Lanterne*, et l'assommer du poids de Joseph Doutre, l'avocat de Guibord, l'hôte du cimetière protestant!

Ré-Mi-Do-Ré, vous avez voulu vous moquer du clergé, et vous blasphémez ou vous écrivez comme un étourneau. Ne savez-vous pas que Buies a appris à écrire en France, dans ce Paris que vous calomniez sans cesse? Vous n'avez donc jamais lu Buies? Il le dit à chaque page: qu'il est sorti, comme nous, du collège ignorant comme un *canayen*, et que s'il n'avait pas eu le bonheur d'aller passer quelques années à Paris, il serait encore un ignorant comme nous.

Et Laurier, c'est notre clergé qui l'a formé encore celui-là? A qui pouvez-vous faire croire cette bêtise? Est-ce que notre clergé, au contraire, ne l'a pas toujours combattu, et ne le combat-il pas encore?

Et Dorion, c'est encore notre clergé qui lui a donné l'instruction? Vous faites rire Geoffrion, et tous ceux qui connaissent l'histoire de la Province de Québec vous trouvent bien naïf, pour ne pas dire niais.

Et Doutre, et Laflamme, et Lusignan, et Geoffrion, et Papin, et Laberge, etc., etc., et tous ceux des nôtres qui se sont élevés un peu au-dessus de la moyenne, ne savez-vous pas qu'ils ont toute leur vie essuyé les coups de notre clergé? Ne savez-vous pas que ce qui les a faits grands, ce sont leurs luttes avec notre clergé? Ne savez-vous pas que tous ces hommes que vous citez ont grandi malgré le clergé?

Quand je demandais où sont nos grands hommes, je connaissais ceux-là bien mieux que vous; ce sont tous des amis intimes à moi. Je n'ai pas voulu faire d'exception en leur faveur, car je savais ce qui en tournait avec eux. Mais montrez-moi donc nos grands hommes que *notre clergé a formés*! C'est là la question.

Vous citez l'Albani (Emma Lajcunesse); est-ce

notre clergé qui lui a formé le gosier ? Et n'est-ce pas en Italie et en France encore, à Paris, dans cette Babylonie moderne qu'elle est allée étudier et se former ?

Et vous dites " que je ne dois pas nous comparer " aux États-Unis, que nous ne sommes que d'hier, " qu'il n'y a pas deux millions de Canadiens-français " sur les bords du Saint-Laurent, et que les États-Unis comptent soixante millions dans leurs plaines " fertiles et leurs villes florissantes."

A qui la faute ? Ne sommes-nous pas aussi vieux que les États-Unis ? Pourquoi nos plaines ne sont-elles pas aussi fertiles que celles des États-Unis ? Pourquoi nos villes ne sont-elles pas aussi florissantes au lieu d'être désertes ? Pourquoi ne sommes-nous que deux millions sur les bords du Saint-Laurent, et pourquoi un million des nôtres ont-ils traversé ce Saint-Laurent pour aller vivre aux États-Unis ? Pourquoi nous, qui sommes aussi vieux que les États-Unis, ne comptons-nous qu'une population de deux millions, quand ces États-Unis, que notre clergé déteste tant, comptent soixante millions ?

Nous sommes du même âge que les États-Unis, et le *Canadien* admet que nous sommes de deux siècles en arrière d'eux ; pourquoi cela ?

Je l'ai dit l'autre jour : c'est notre éducation à tous qui en est la cause première.

Ceux qui nous fournissent cette éducation ne s'inquiètent pas de savoir comment elle pourra nous aider à gagner notre pain quotidien, mais ils n'ont à cœur de nous montrer que ce qui peut être utile au ministère du prêtre. Ils ne s'en cachent pas d'ailleurs, et si l'on veut des preuves par écrit, on peut les exhiber.

" Attendez, dit Ré-Mi, que nous soyons devenus légion, " sous notre ciel serain."

Devenus légion ! Comment espérez-vous devenir légion avec une population qui émigre continuellement et va diminuant de jour en jour ? Il y a cinquante ans que vous nous demandez d'attendre, et notre position va de mal en pis.

" Serrons les rangs, dites-vous, au lieu de nous diviser. " Nous avons besoin du clergé et il a besoin de nous. Il a ses torts, mais ne le chargez pas de toutes nos fautes. Il y a des mauvais prêtres, c'est vrai ; mais il y en a peu. " Le peuple ne saurait faire de distinction entre le prêtre " et le sacrifice divin. Il les comprend, les aime ainsi " d'une même charité, ou les dédaigne également.

" Et nous avons besoin de la religion !

" Vous faites une œuvre méprisable en attribuant au " clergé toute la responsabilité de notre prétendue abjection. Vous nûisez au CANADA-REVUE, qui voudrait " demeurer dans le vrai, et vous empêchez les esprits " droits de faire des vœux pour son succès."

La citation est longue, mais la réponse va être bien courte,

D'abord, le CANADA-REVUE ne saurait que faire des vœux que les esprits droits du *Canadien* peuvent faire pour lui. L'homme se nourrit de pain et de viande, et non pas de vœux ; et notre espérance du passé nous a prouvé que les vœux du *Canadien* faisaient mourir les Canadiens de faim.

Quant à serrer les rangs, nous n'avons pas d'objection à cela ; mais nous aimerions bien que ces messieurs du clergé condescendissent à venir avec nous dans les rangs, au lieu de se tenir continuellement sur les hauteurs d'où ils fulminent sans cesse contre nous et contre tous ceux qui ne veulent pas s'aplatir devant eux. Est-ce nous qui sommes coupables de la division qui existe parmi nous ? N'avons-nous pas enduré et souffert pendant trente ans avant de réclamer nos droits ; et ne sommes-nous pas excommuniés par notre clergé aujourd'hui parce que nous avons réclaté et que nous réclamons le droit de dénoncer les mauvais prêtres, tout comme nous dénonçons les mauvais juges, les mauvais avocats, les mauvais ministres, etc.

Nous avons besoin du clergé ? Certainement que nous en avons besoin, et je dirai même qu'il est indispensable ; mais se conduit-il, lui, comme s'il avait besoin de nous, et ne pouvons-nous pas le prier de s'amender sans que pour cela le *Canadien* aille conclure que nous voulons détruire le clergé et même la religion ?

Vous osez dire que le clergé a ses torts ! Si vous écriviez cela dans le CANADA-REVUE, vous seriez excommunié. Écoutez donc ce qui se débite en chaire, et vous verrez si le clergé admet jamais qu'il a des torts, ou même qu'on puisse le lui dire. Il n'y a dans toute la Province que le CANADA-REVUE dans lequel on puisse écrire ces vérités ; et vous tous, gens du *Canadien*, du *National*, du *Monde*, de l'*Opinion Publique*, etc., etc., vous pensez comme nous, vous parlez comme nous en petit comité, mais vous n'osez pas dire au clergé son fait comme nous le faisons. Aussi, vous n'êtes pas encore excommuniés ; mais cela viendra, j'espère,

Vous dites qu'il y a des mauvais prêtres ; je dis qu'il y en a trop, et que si nos évêques voulaient écouter les laïques au lieu de les maudire, il y en aurait moins.

Vous dites que le peuple ne saurait faire de distinction entre le prêtre et le sacrifice divin ? Pourquoi le clergé lui a-t-il donné une pareille éducation ? Pourquoi ne lui a-t-il pas appris à distinguer ? Vous distinguez bien, vous ; croyez-vous que le peuple soit plus bête que vous ? Dites-lui la vérité au lieu de le tromper continuellement, et il finira bien par dis-

morte. Gildas, lui, la visitait avec une anxiété pieuse. Bien avant Marguerite, il avait vu l'orchidée renaître de sa ruine ; plus près d'elle, il avait respiré le vague parfum de sa tige ressuscitée. Et, moins nerveux que l'enfant, il avait savouré lentement, jour par jour, la joyeuse surprise de cette reviviscence.

Un an plus tôt, il eût laissé parler son cœur, dans la claire et belle langue de son naïf amour. C'eût été le champ de sa jeunesse, la réalisation de son roman sans réticences comme sans attermolements. Un an plus tôt, il serait venu à Gaïd, sous l'œil maternel de la vieille Anne, et il aurait dit à l'orpheline :

— Marguerite Le Mouël, le bon Dieu nous a mis tous les deux sur le même chemin. Ce n'est pas pour rien qu'il a fait de ces choses-là. Maintenant que vous êtes de la maison, si elle vous plaît, si vous ne pensez pas à nous quitter, voulez-vous que nous soyons mieux que frère et sœur et que ma mère devienne vraiment la vôtre ?

Oui, tel aurait été le langage que Gildas eût tenu un an plus tôt.

Mais, voilà ; le malin esprit, représenté, en cette circonstance, par Pierre de Trémeur, avait jeté son souffle empoisonné dans l'âme de ce simple. Lui qui voyait toutes choses droit devant lui ; qui, dans les quelques années viriles de sa jeune existence, avait été un bon et solide matelot, faisant son devoir tout naturellement ainsi qu'il accomplissait sa besogne de pêcheur, avait eu, tout d'un coup, de la dignité d'homme une conception de sceptique raffiné. Ainsi que le lui avait fait entendre son frère de lait, il avait tenu l'amour pour de la faiblesse. Et, plus efficace en sa nuisible influence que toutes les paroles, l'exemple même de Trémeur avait paralysé la volonté de Gildas.

— Il ne se marie pas, lui, M. Pierre, s'était dit le pauvre garçon.

Or, comme il avait entendu dire que Pierre avait dû se marier, il en avait conclu, tout naturellement, devant le sourire amer de l'écrivain, que la coupe à laquelle celui-ci avait un instant attaché sa lèvre était pleine d'un breuvage qui n'était point du goût des fortes natures et des grands caractères.

Et il n'avait pas fait, un seul instant, cette réflexion de bon sens que la coupe peut changer de breuvage en changeant de mains, que ce qui peut, même sous l'aspect général, être tenu pour defectueux à certains niveaux et dans certains milieux sociaux, cesse de l'être, les conditions étant changées.

Il tenait Pierre pour un homme juste, malgré son incroyance. Entre un conseil donné par le recteur Kériader et un avis donné par Pierre, il aurait tout au moins balancé.

Par conséquent, du moment que celui-ci l'avait amicalement averti de se tenir sur ses gardes à l'encontre de l'amour, lui, Gildas, ne pouvait mépriser ce conseil d'ami désintéressé. Seulement, il souffrait cruellement de trouver qu'il fût si difficile de le suivre.

Chaque fois qu'il revoyait Gaïd, elle apparaissait à ses yeux troublés et ravis avec une séduction nouvelle.

Une soir, cette perplexité de Gildas fut mise à une rude épreuve. L'épreuve passée, il regretta la terminaison qu'elle avait eue, car elle lui laissa un véritable remords, une place saignante au cœur.

Les longs jours de l'été arrivaient à leur point culminant.

On était à la Fête-Dieu. Le temps était splendide, et, en Bretagne, où les processions sortent librement encore, ces solennités s'accomplissent avec une pompe et une sincérité véritablement émouvantes.

L'abbé Kériader avait convoqué pour ce jour-là le ban et l'arrière-ban des populations du littoral. Aussi bien

n'avait-il pas grande propagande à faire. Nul n'eût voulu manquer une telle occasion.

Or, en jetant les yeux sur les théories de vierges qui devaient défilé en tête du cortège religieux, il avait arrêté ses regards sur Gaïd. Certes, il y avait de charmantes filles sur le territoire du Conquet. Aucune, néanmoins, ne pouvait le disputer en grâce et en beauté à Marguerite Le Mouël.

En considérant ce visage angélique, ces grands yeux bleus, profonds et doux comme la mer aux jours de calme, le recteur se dit qu'il avait devant lui la plus parfaite incarnation d'une allégorie mystique.

Gaïd, c'était la foi vivante, c'était, comme dans le beau vers de Musset, "le ciel marchant et respirant sur la terre." La nièce du vieux pêcheur d'Audierne n'avait des filles du peuple que le costume. Un rien l'eût transformée presque en grande dame. — S'il n'entraît point dans les intentions de l'abbé d'éveiller en la jeune fille une coquetterie peut-être sommeillante, en la revêtant des atours d'une femme du monde, du moins il ne voyait aucun mal à lui prêter pour un instant les attributs d'une princesse du ciel.

Ne se fiant pas trop à sa propre imagination, il ne jugea rien plus pratique que de prendre à ce sujet les avis de Pierre de Trémeur. C'était un romancier, par conséquent une sorte d'artiste, très certainement un homme de jugement.

Curieuse et naïve occurrence que celle de ce ministre du culte catholique consultant un mécréant !

Mais le mécréant, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres, ne trompa point plus qu'il ne la railla la serene confiance du prêtre. Il se prêta de la meilleure grâce du monde à satisfaire son caprice imaginaire, et lui fournit les meilleurs avis de son goût comme de son expérience.

— Mon cher abbé, — lui dit-il, — je ne vous dirai pas d'emprunter les accessoires d'un théâtre. Ce ne serait ni conforme à votre pensée, ni digne du sentiment qui vous inspire. Je me bornerai donc à vous conseiller de tirer parti seulement des ressources que peut vous offrir le trousseau de vos ouailles. Certainement, il est parmi vos jeunes filles qui ont encore leur robe et leur voile de première communion. Ce n'est pas trop, c'est assez cependant pour vous constituer le plus gracieux cortège autour du Saint-Sacrement.

Le lendemain de cette conversation, Pierre apprit d'Anne Penhoët quelle était l'héroïne choisie par le recteur.

Et, comme la vieille femme soupirait, disant :

— C'est très joli, cela, bien sûr. Mais où voulez-vous que la petite prenne la toilette qu'il faut pour ça ?

A quoi Trémeur ne répondit qu'en prenant Anne par la main et en montant avec elle dans la diligence de Brest. Ils rentrèrent ensemble quelques heures après, et, comme il restait cinq jours encore, Marguerite Le Mouël put revêtir la toilette voulue.

Et, ma foi ! Pierre, qui ne l'avait plus revue, fut vraiment émerveillé quand il la vit sortir de l'église, au centre de la procession, drapée dans sa robe de mousseline, le voile de tulle ramené en arrière et formant une blanche auréole à ce visage de vierge digne d'un vitrail gothique.

Gaïd marchait, les yeux levés au ciel, extatique, soulevant de ses mains unies un calice de carton doré, au-dessus duquel, dans une gloire d'or, se détachait une hostie.

L'abbé Kériader avait tenu à son idée, à son allégorie. Gaïd symbolisait la foi triomphante.

Même dans le recueillement du pieux défilé, il se fit une certaine émotion au travers de la foule. Celles des filles de la région qui auraient pu lui disputer cet honneur sentirent tomber le ressentiment de leurs jalousies. Il était évident que le recteur n'aurait pu trouver une autre femme

mieux faite pour rendre visible ce symbolisme de la religion.

Mais si la foule elle-même fut ravie, que n'éprouva donc pas Gildas Penhoët ?

Pour lui, ce fut un éblouissement, le coup de foudre dont l'éclair aveugle avant d'illuminer.

Il venait en arrière, lui, Gildas, chargé avec trois autres pêcheurs, triés parmi les plus vigoureux de ces hercules, de porter un navire de trois mètres de long, un ex-voto géant, pourvu de sa mâture, de son grément, de ses canons, et terminé avec ce soin minutieux du détail que les constructeurs de ces sortes d'objets apportent à leur besogne. — La charge était lourde, et il ne fallait pas moins que ces huit bras d'athlètes pour la soutenir.

Ç'avait été pour Gildas une véritable surprise, une révélation. Convoqué des premiers par le recteur, il n'avait pu voir Gaïd faire ses préparatifs à la maison. Aussi, quand il aperçut l'orpheline au milieu de ses compagnes, radieuse sous sa parure d'innocence, il ressentit au cœur une atteinte aiguë, quelque chose qui ressemblait à une douleur poignante, mêlée à une intense volupté.

Et, pendant la durée du parcours, il suivit d'un œil fasciné le groupe au centre duquel rayonnait Marguerite, la distinguant de loin, chaque fois qu'un coude de la route infléchissait en angle ou en arc la marche lente de la procession, cadencée par le chant des cantiques et des litanies.

Une impatience le gagnait maintenant de voir la fin de la cérémonie. Il avait hâte de se retrouver avec elle, de la ramener en même temps que sa mère au Trez-Hir. Et sous l'influence de ce crépuscule sublime, de cette musique religieuse, de cette odeur d'encens unie aux parfums des fleurs et des herbes coupées jonchant les chemins au passage du Saint-Sacrement, Gildas se laissait gagner par une rêverie suave, mystique, se détachant peu à peu de la terre pour l'emporter dans les féeries du firmament.

Enfin, la cérémonie prit fin. On entra à l'église pour le salut et la dernière bénédiction. Le *Tantum ergo* fut chanté avec ferveur. Après quoi, l'on quitta l'église pour reprendre le chemin des domiciles respectifs.

Il restait une heure de jour, le temps suffisant pour permettre à Gildas de ramener tout son monde au Trez-Hir. Il attendit donc les deux femmes à la porte de l'église, et sa première parole à l'orpheline fut une exclamation louangeuse.

— Pour sûr, Gaïd, je ne vous croyais pas si belle que ça ! C'est une surprise.

— "Si belle," dans le compliment du pêcheur, voulait dire "si bien vêtue." L'enfant le prit-elle en ce sens, ou, naïvement, donna-t-elle à ces paroles une traduction littérale ? Une vive rougeur colora ses traits ; elle sourit pourtant en répliquant à la flatterie :

— Faut croire, Gildas, que vous n'avez pas voulu me voir, car c'est d'hier que ma robe est prête.

— Pour lors, — reprit le jeune homme, — m'est avis que nous rentrions chez nous par le plus court. Il va faire faim, tout à l'heure, et l'estomac n'aime pas à attendre.

C'était une assez brutale conclusion du dialogue commence comme un entretien de grands seigneurs.

La vérité est qu'il venait de se découvrir un défaut : une jalousie longtemps sommeillante en son cœur, et qui se faisait soudain passage à l'occasion de certains regards trop vivement expressifs d'admiration jetés par les gars de la région à la belle "allégorie" qu'il ramenait à son bras.

Le long du chemin, on ne parla guère. Chacun des deux jeunes gens gardait ses impressions.

Il y eut même du côté de Gildas une complication imprévue,

Il n'avait pas fait cinq cents mètres de la route qu'ils furent rejoints par Trémeur.

Celui-ci était tout entier sous l'influence de son émotion d'artiste. Gaïd avait dépassé de beaucoup son attente. Naturellement, sans aucune recherche, elle avait réalisé le type rêvé, poursuivi. Elle avait donné à ce sceptique mieux qu'une idée, une "sensation," ainsi qu'il le dit lui-même, de l'intangible et de l'idéal.

Aussi ne mit-il aucune emphase dans les compliments qu'il lui prodigua.

— Mademoiselle Le Mouët, — dit-il, avec une intonation aussi gaie que son sourire, — vous avez acquis, aujourd'hui, de grands mérites devant Dieu.

Et comme l'innocente ouvrait tout grands ses beaux yeux, se demandant si Trémeur voulait la railler.

— Vous ne me croyez pas ? — demanda-t-il avec le même enjouement.

Elle répondit, timide et rougissante :

— C'est-à-dire, monsieur de Trémeur, que je ne vous comprends pas.

— Eh bien ! vous allez me comprendre, — poursuivit-il toujours sur le même ton. — Toute bonne action est un mérite aux yeux de Dieu, n'est-ce pas ? Et vous estimez que c'est une bonne action de donner le goût des choses d'église à ceux qui n'avaient pas ce goût auparavant ?

— Sans doute, — répliqua-t-elle, sans comprendre davantage.

— Eh bien ! — conclut Trémeur pour terminer son compliment, — je ne suis pas un dévot, moi, mais depuis que je viens de vous voir ainsi, habillée en sainte, j'ai pris du goût pour les cérémonies religieuses, et... ma foi ! j'y reviendrai quelquefois.

La vieille Anne, qui, pourtant, ne prenait point ces paroles pour argent comptant, ne put se défendre d'une joie. Son visage se dilata, et ce fut elle qui répondit pour Gaïd, confuse :

— De vrai, monsieur Pierre, si c'est la chère petite qui fait ce miracle-là, bien sûr qu'elle en aura un grand mérite. En attendant, moi, je l'en aime deux fois plus, et ce n'est pas peu dire.

On poursuivit le chemin en devisant ainsi, allègrement, sous ce ciel empourpré à l'occident, sous les caresses d'une brise tiède comme des baisers.

Gildas, seul, ne parlait guère que par monosyllabes.

A dire le vrai, la présence de son frère de lait le gênait un peu.

Ce simple subissait l'ascendant de ce raffiné. Il était bien obligé de s'avouer que l'homme des villes est de plusieurs degrés supérieur à l'homme de la vie rustique. Et puis, ce Pierre de Trémeur était particulièrement habile dans l'art de dire des choses aimables. Il tournait les compliments comme pas un. Est-ce que ça lui serait venu seulement à l'idée, à lui, Gildas, de dire de ces choses là à Gaïd ? Et, pourtant, lui aussi l'avait éprouvé, ce sentiment, d'autant mieux éprouvé qu'il était croyant, lui, et que l'orpheline incarnait à ses yeux toute la beauté des vraies saintes.

Mais, comme il arrive souvent en pareil cas, Gildas ne s'accommodait guère de cette conscience de son infériorité ainsi mise en relief.

Il se boudait lui-même, il s'en voulait de n'avoir point ces dehors brillants, cette grâce facile, ce sans-façon sûr de soi qui faisaient le prestige de son compagnon. Certes, il n'en était point jaloux, car il savait bien qu'il n'avait aucune rivalité à redouter de Trémeur. Mais il se disait, non sans quelque apparence de raison, que Gaïd pouvait et devait même établir une comparaison entre lui et l'écrivain, et que cette comparaison devait lui être de tous points désavantageuse.

Au fond, c'était un timide, ce Gildas, un doux ignorant

de son propre mérite. „On eût pu dire de lui ce qu'on dit des chevaux: „ Il ne sait pas sa force”. De purs dons de noblesse et de générosité étaient en lui, de ces dons que l'œil de Dieu se plaît à considérer. Et jusqu'à l'heure où la parole de Trémur avait versé en lui la première impureté du soupçon, rien encore n'avait troublé la limpidité de son âme.

Maintenant, en écoutant babiller le romancier, il s'enfermait dans son chagrin sans cause, il descendait plus bas dans le découragement qui le paralysait.

A cette heure, ce n'était plus la seule crainte des déceptions du mariage qui le tenait, c'était surtout la peur de trouver Gaïd trop au-dessus de lui. Cette fille, qui portait si bien les parures de l'allégorie religieuse, était supérieure à sa condition. N'aurait-elle pas elle-même une grande désillusion si elle unissait sa vie à celle d'un pêcheur? Et, même en supposant qu'elle l'aimât d'abord, le lendemain de cette union ne serait-il pas empoisonné par le retour en arrière de la réflexion?

Ce fut au milieu de ces méditations amères que le surpfit la vive apostrophe de Trémur.

— Ah! ça, Gildas, tu es muet comme un corlazo. A quoi penses-tu donc?

Il tressaillit et se secoua, répondant au hasard :

— Je ne pense à rien, monsieur Pierre.

— Bah! — ricana l'écrivain, tout à sa bonne humeur, — on pense toujours à quelque chose.

Il lui tapa familièrement sur l'épaule :

— Tie ns! veux-tu que je te dise à quoi tu penses?

Gildas qui ne prévoyait point ce qui allait venir, répliqua indifféremment :

— Dame! je ne serais pas fâché que vous me l'appreniez, pour voir?

— Très-bien! Si je t'ai deviné, c'est que la même pensée t'est venue, petit frère. Tout à l'heure, en regardant mademoiselle Le Mouël dans sa robe blanche, sous son voile blanc, je n'ai pu me défendre d'une comparaison. J'ai trouvé qu'elle ressemblait...

— A une communiant, pour sûr, interrompit la vieille Anne.

— Certainement à une communiant, mère Anne, mais aussi à autre chose. Ici, quand une fille se marie, elle garde ses atours de ville; dans le reste de la France, elle s'habille en blanc. J'ai trouvé que mademoiselle Gaïd avait l'air d'une mariée.

Gildas n'avait pu penser cela, puisqu'il n'avait probablement jamais vu d'autres mariées que celles de son pays. Mais cette allusion de Pierre de Trémur lui fit l'effet d'une commotion. Il se retourna, l'œil un peu vague, et laissa échapper une exclamation :

— Ah! vous avez trouvé cela, monsieur Pierre?

— Oui, reprit le romancier, et je me disais: „ Hé! il me paraît qu'elle est d'âge à se marier, mademoiselle Gaïd, et maman Penhoët et Gildas Penhoët ont dû songer à lui trouver un mari.”

Trémur parlait-il avec l'intention de provoquer un aveu? Il est certain qu'il n'obtint qu'un résultat tout autre.

Gildas, en effet, fronça le sourcil, tandis que son front s'assombriait. Il haussa les épaules, et répondit d'une voix bourrue, sans qu'on eût pu prévoir cette riposte.

— Oh! moi, je ne m'occupe pas de cela. *Mademoiselle*

Le Mouël est assez grande pour trouver toute seule un mari! Par bonheur, on arrivait, et comme pour clore cette conversation désormais pénible, le soleil se laissait tomber définitivement sous l'horizon. Gildas, à travers l'ombre épaisse, ne put voir les larmes qui ruisselèrent brusquement sur les traits de la pauvre Gaïd.

A l'heure du souper, elle se dit malade et alla se coucher. Il venait de briser ce cœur d'enfant d'un seul mot: „ Mademoiselle”.

V

A quelque temps de là, août touchant à sa fin, le recteur Kériader vint déjeuner avec Trémur.

C'était une excellente fourchette que le jeune abbé, et de plus un gai convive.

On avait devisé de bien des choses et „ joué à la raquette”, selon l'expression du romancier, car le prêtre avait soutenu avec infiniment d'esprit les assauts du sceptique et renvoyé comme un volant tous ces bons mots.

On en était au café, que la mère Anne avait servi chaud et fumant.

Trémur tira de sa poche un étui à cigares et le tendit à l'abbé, qui en alluma un. Beaucoup de ces excellents prêtres de nos côtes fument ainsi.

On fumait donc en commun devant les tasses odorantes et les petits verres de fine champagne.

Les fenêtres étaient grand ouvertes, et laissaient, en même temps, entrer la brise et sortir le regard. On avait sous les yeux toutes les merveilles d'une incantation.

Il était tout près de deux heures. C'était le moment, même à cette époque de l'année où l'été décline, que le soleil dore de ses rayons les plus chauds. Un tremblement de l'air semblait mettre une trame invisible sur le fond du paysage. Le panorama de la baie s'ouvrait à l'instar d'un décor de théâtre dont les contours se seraient noyés dans de vaporeuses demi-teintes. La mer n'était plus qu'un lac d'huile, et l'on était presque surpris d'y voir glisser des voiles à peines tendues par un souffle intermittent. Souvent elles retombaient le long du mât, tel que du linge qui sèche, alourdi par l'eau du lavage. Alors, à la saccade du déplacement lointain, l'œil devinait que l'embarcation ne marchait plus que sous la poussée des avirons.

A droite, c'était, à perte de vue, la fuite de la côte opposée jusqu'aux lignes estompées de Tonlinguet; à gauche, le bassin central de la rade dans lequel, malgré leurs dimensions, paraissaient perdus, ainsi que des coques de noix, les vaisseaux de l'ancien type tels que le *Borda* et la *Bretagne*, et des vaisseaux du type contemporain, les derniers nés de la vapeur unie au fer, le *Loche*, monstre ventru et pesant, aux mâts pareils à des saules étêtés qui n'auraient pas encore leurs pousses neuves; devant, le tableau plat, la toile de fond sur laquelle les jeux de lumière ne mettaient point encore les teintes graduées des éloignements.

Sur l'eau, plus rapides que les canots et les chaloupes, couraient des bateaux à vapeur, lâchant par flocons leur fumée. Leur anhélation rauque se laissait entendre, et lorsqu'un sifflement d'arrêt ou un clapotis de stoppage dominait ces spasmes de la vapeur, on eût cru entendre quelque grondement, quelque clameur de bête inconnue et hideuse, proférant un cri de rage ou un soupir de douleur.

Certes, elle ne saurait se comparer, cette heure du milieu, aux lumineuses nettetés de l'aurore ou du crépuscule. Pourtant, elle a son charme à elle, celui de la quiétude alanguie. C'est bien là l'heure qui convient aux digestions somnolentes, et, pour la bien goûter, il faut être étendu sur un pliant de canne ou une chaise longue. Alors une pesanteur suave descend sur les paupières, un engourdissement voluptueux endort les énergies, mais avant que l'œil ne se ferme à la monotonie de ce charme, on a le loisir de sentir glisser sur son front l'haleine de la mer, douce et mouillée comme si elle s'exhalait des lèvres fraîches d'un enfant.

Dans la salle à manger de la villa, dans la pénombre des rideaux de toile, à l'abri des jalousies à demi relevées, on ressentait plus qu'ailleurs les effets de ce bien-être dissolvant. L'abbé Kériader surtout avait peine à se défendre contre l'invasion du sommeil. Ses paupières tombaient d'elles-mêmes, et, à maintes reprises, Pierre, tout en luttant lui-même, n'avait pu s'empêcher de sourire en voyant la

tête du jeune prêtre s'incliner par saccades progressives sur sa poitrine, tandis que sa main, retenant mal le cigare commencé, passait insensiblement de la ligne oblique, qui l'approchait des lèvres du fumeur, à l'horizontale, où l'entraînait la lassitude.

Un moment, le romancier regarda bien en face le pauvre dormeur à la torture.

— Eh bien ! mon cher abbé, n'est-ce pas que quelquefois il fait bon vivre ?

Le recteur répliqua quelque chose, le bégaya plutôt, en s'efforçant d'ouvrir les yeux.

Ce que voyant, Pierre se dit qu'il y aurait cruauté à l'interrompre dans ce repos. Et, comme il était lui-même un pratiquant de la siesie après le repas, il s'étendit tout à son aise sur la couche allongée de son fauteuil en rotin, et s'abandonna aux sollicitations du sommeil.

Les cigares glissèrent de leurs doigts et tombèrent sur le parquet, où Anne Penhoët vint les ramasser sans faire de bruit. Même en les voyant ainsi, l'apôtre et le mécréant, confondus dans le même oubli paisible de la vie, elle eut un sourire de bonté qui illumina son bon visage.

— Pauvres enfants ! — murmura-t-elle, — ils ont raison. Il fait bon vivre !

Pourtant, ni l'un ni l'autre ne dort bien longtemps.

Un bourdonnement quelconque de grosse mouche venue du dehors, peut-être l'aigre clameur d'une trompe de steamer entrant en rade, les arracha à l'assoupissement.

Trémeur avait insoucieusement risqué quelques paradoxes sur la charité, son nom et ses applications. C'était dans sa manière aussi bien que dans ses goûts. L'abbé y avait donné la réplique avec cette mollesse qu'on apporte en face d'un adversaire qu'on ne tient pas pour vaincu.

Un coup de sonnette avait retenti.

Trémeur, se penchant à l'une des fenêtres, aperçut un pauvre derrière la grille du portail.

— Mère Anne, — appela-t-il, — je ne reconnais pas cet homme. Voulez-vous voir ce qu'il demande ?

Déjà la vieille femme descendait les degrés du perron.

Elle rentra une minute après, l'embarras peint sur le visage.

— Eh bien ? — interrogea Pierre, — qu'est-ce que c'est ?

Elle hésita quelques secondes, puis, s'enhardissant tout d'un coup :

— Je vais vous dire, monsieur Pierre. C'est pas grand-chose de bon. C'est le Toulousain.

— Le Toulousain ?... Voilà qui ne m'apprend pas grand-chose ! Quel Toulousain ?

— Vous savez bien, celui du Conquet, celui que Gildas. Il devait finir comme ça.

— Ah ! — fit le romancier avec un geste de dégoût, — c'est ce répugnant personnage. N'importe ! donnez-lui du pain.

La vieille femme avait déjà coupé une large tranche. Elle connaissait bien la générosité de Pierre.

— De fait, il a l'air d'en avoir joliment besoin, tout de même, le malheureux !

Elle s'éloignait. Trémeur la rappela.

— Ma foi ! je tiens à le voir de près, ce garçon. Fais-le entrer ici.

— Ici ? — s'exclama la mère de Gildas, dont les yeux s'arrondirent de surprise.

L'écrivain confirma d'un mouvement de tête ses paroles.

Il avait réfléchi. En sa qualité de romancier, il voulait être psychologue. Et dame ! Comment faire mieux de la psychologie qu'en étudiant les âmes sur le vif, d'après nature ? Il s'était dit qu'un entretien avec ce pauvre diable, si durement exécuté naguère par Gildas, pourrait lui fournir de précieux moyens d'information.

Aussi étrange que lui parut l'ordre, Anne Penhoët s'exécuta.

Loubascou entra, chancelant, titubant, plein de la timidité de la misère. En reconnaissant à la porte la vieille femme, la mère de son ennemi, son premier mouvement avait été pour se retirer. Mais il avait grand faim, et la faim, qui est mauvaise conseillère, est aussi une rude oucatrice d'humilité. Il avait courbé le front sous la honte, et il était resté là, devant cette grille, attendant le morceau de pain qu'on allait lui jeter.

Lorsque Anne était venue le chercher, il avait ressenti une vague inquiétude.

Pourquoi donc, au lieu de lui faire l'aumône simplement, le faisait-on entrer dans cette maison de riches ? N'y avait-il pas quelque piège, quelque humiliation inattendue, sous cette apparence de bonté ?

Ce soupçon prit corps dans son esprit lorsque, introduit dans la salle à manger, il reconnut Pierre de Trémeur en compagnie du recteur. On avait fait bonne chère là-dedans ; on voulait probablement rire à ses dépens.

La misère emplît l'âme de fiel. Elle fait les malheureux méchants, à force de misère subie. Il suspectait toutes les bienveillances.

Aussi, à peine eût-il salué le maître de céans et son convive, qu'il se retourna vers la porte.

— Faites excuse, Monsieur, et vous aussi, monsieur le curé : je ne connaissais pas la maison. Pardon de vous avoir dérangés !

C'était une belle âme que celle de Pierre de Trémeur. La parole du misérable lui perça le cœur comme une morsure aiguë. Il sonda l'abîme de souffrance d'où remontaient le venin de cette parole.

Il fit donc un pas vers le mendiant, et, spontanément, lui mit la main sur l'épaule.

— Pourquoi dites-vous cela, mon ami ? — interrogea-t-il avec une cordiale simplicité.

Le Toulousain s'arrêta court et regarda curieusement son hôte.

En une seconde, les plus divers, les plus contraires sentiments se jouèrent sur ses traits, qui en reflétèrent toutes les nuances, à la manière de ces coteaux lointains qui, coup sur coup, s'éclairent des rayons du soleil ou se ternissent au passage d'une nuée opaque. L'étonnement fondit toutes ces impressions en une seule teinte de résignation farouche.

Pierre venait ce renouveler sa question :

— Pourquoi dites-vous cela, mon ami ?

L'homme répondit, penchant la tête et tournant entre ses doigts son chapeau aux bords brûlés :

— Parce que, dame ! vous ne devez pas avoir une bien bonne idée de moi, après ce qui s'est passé là-bas, vous savez bien. Vous y étiez ; vous êtes l'ami de l'autre ; même que vous lui avez offert d'être son témoin.

— C'est vrai, — prononça nettement Pierre, — et si c'était à refaire, je le referais.

— Tê ! Vous voyez bien, — fit le méridional, avec cet intraduisible accent de terroir qui rendrait comiques les plus poignantes situations aux yeux des indifférents et des égoïstes. Vous voyez bien que je n'ai rien à attendre de vous ?

C'était le cri du cœur, ce cri de la désespérance qui, vraisemblablement, n'a appartenu à aucun autre siècle que le nôtre depuis le début de l'ère chrétienne. Car c'est en ce siècle seulement que le malheureux a pu arriver à cette oblitération absolue de la croyance au bienfait de son prochain.

L'écrivain fut profondément remué par ce cri.

Il tendit sa main au malheureux, qui, bégayant, y laissa tomber la sienne. Puis il dit :

— Non, mon ami, je ne vois pas. Ce qui est passé est

passé. N'en parlons plus. Asseyez-vous là, mangez et buvez. On va vous servir. Vous ne me devrez pour cela aucune reconnaissance. Ce n'est pas plus pour vous que pour un autre que je le fais, mais, simplement, parce que ça me plaît.

Le Toulousain, subjugué par ce ton de bonté facile, se laissa faire.

— Puisque c'est pour vous faire plaisir, monsieur, ça n'est pas de refus.

Et il s'atabla sans autres façons. Anne, muette et complaisante, plaça devant lui une assiette de bouillon, qu'il absorba avec délices, puis une côtelette qui lui fit ouvrir de grands yeux.

— Faites excuse, répéta le Toulousain, je vous ai demandé la charité, c'est vrai, mais pas sur ce pied là, bien sûr. Il y a des mois que je n'ai pas mangé de viande.

— Raison de plus pour faire honneur à celle-ci, répliqua Trémour.

En même temps, il emplissait jusqu'au bord le verre placé à côté de l'assiette.

Loubacon était déjà ranimé par le bouillon. Lui aussi prenait de la gaieté. Les méridionaux sont ainsi. Un peu de chaleur leur fait oublier les froids de l'hiver. Il entama à belles dents la viande savoureuse qu'on lui offrait. Et, quand Anne Penhoët mit devant lui toute une platée de pommes de terre frites, il rayonna.

Du coup, la langue se délia.

— C'est égal, Monsieur de Trémour, s'écria-t-il, ce n'est pas pour dire, mais il n'y a pas beaucoup d'hommes comme vous. Là, vrai ! Je vous admire de ce que vous faites, mais je ne vous comprends pas.

Sa figure hâve et creusée se colorait sous un afflux de sang. L'estomac satisfait lui donnait cette teinte de plénitude repue. La taille voûtée se redressait ; son œil, fauve et méfiant tout à l'heure, prenait une expression hilare.

Une remarque naïve lui monta aux lèvres lorsque, relevant la tête, il se mit à examiner les objets qui l'entouraient.

— Chouette, alors ! Vous êtes bien logé ici !

— Vous ne buvez pas ? se contenta de répondre Trémour.

Et il versa une deuxième rasade au pauvre garçon, mis en train.

Il le considérait à la dérobée, se complaisant en cette étude de la misère.

Ce n'était pas, ce n'eût pouvait être un méchant homme, ce Loubacon.

Une passion l'avait emporté à haïr ; la misère l'avait rendu méchant. Il offrait un véritable motif d'intérêt, ou simplement de curiosité.

Pierre l'observait en raffiné, en homme qui prend goût à son étude.

Maintenant que la faim, une longue faim de plusieurs mois, avait ouvert à l'ébriété son cerveau anémié par le jeûne, la satiété versait une demi-ivresse à ce pauvre garçon, surpris par une bonne fortune imprévue. Aussi se laissait-il aller à un bavardage de circonstance.

— Voyons, lui demanda Trémour, comment en êtes-vous arrivé là ?

Loubacon, rappelé à la réalité, hochait tristement la tête.

— Comment j'en suis venu là, monsieur de Trémour ? Oh ! c'est bien facile, allez ; ce n'est pas malin à dire, je vous le jure. C'est l'histoire de beaucoup d'ouvriers. Car j'étais un bon ouvrier, je vous le garantis ; je ne boudais pas à la besogne. Seulement j'étais un peu noceur, t'é ! Je ne mettais rien de côté. Et, dame ! Un jour, le chômage est venu. La fabrique d'Audierne n'avait plus de travail, l'année était mauvaise. On a congédié les inutiles. Moi

j'étais ajusteur et soudeur. Je faisais les petites boîtes. On n'a pas eu de sardines en assez grande quantité, et on a diminué les équipes, au hasard, d'un homme sur deux, t'é ! Qu'est-ce que vous voulez ? J'ai été du nombre. — A fondre le plomb et à découper le fer blanc, je m'étais attaqué la poitrine. Et puis, les satanées pluies de ce pays-ci m'ont rendu plus malade. J'ai vécu trois semaines d'abord, sans rien faire. Puis je suis tombé, et on m'a logé deux mois à l'hôpital, à Quimper. Quand j'en suis sorti, je ne valais guère, vous pouvez m'en croire. Je suis retourné à Audierne, — pas de travail. A Douarnenez, on m'a embauché à deux francs par jour. Mais c'était trop dur. Il fallait rester tout le jour dans la saumure. Encore deux mois, et la fièvre m'a repris avec le crachement de sang. Encore un coup à l'hôpital.

Après, j'ai couru les chemins, je suis venu ici, quand la bonne vieille, là, m'a vu et m'a fait manger. Seulement, son fils, le lendemain, m'a mis à la porte. Au Conquet, j'ai trouvé à compléter une équipe. J'y serais encore, bien sûr, sans ma fichue langue et sans la colère de ce Gildas. Personne n'a plus voulu de moi. Et, d'ailleurs, je suis devenu trop malade. Depuis, je traîne sur les routes. Voilà !

— Et où logez-vous ? demanda l'abbé Kériader, se mêlant au dialogue,

— Ma foi, monsieur le curé, où je peux, plus souvent dehors que sous un toit.

Il s'interrompit pour jeter une imprécation haineuse.

— Tout de même, c'est à ce Gildas que je dois tout cela, et aussi à cette petite gueuse qu'il a emmenée avec lui d'Audierne. Sans eux, j'aurais encore du travail. Tenez ! C'est un malheur que je n'aie plus ma force d'autrefois, sans cela . . . Mais, patience ! Ce que je n'ai pas pu faire, un autre le fera, bien sûr.

Ici, Pierre de Trémour reprit la parole.

— Mon pauvre garçon, — dit-il doucement, — ne vous faites pas plus méchant que vous n'êtes. Vous étiez dans la vérité, tout à l'heure, en accusant votre langue de tout le mal. Je ne vous laisserai pas dire que vous êtes la victime de Gildas. C'est lui, au contraire, qui a eu à se défendre de vos calomnies. Et si vous étiez bien sincère, vous avoueriez que, si vous avez commis cette vilaine action d'essayer de ternir la réputation d'une honnête fille, c'est que vous en étiez amoureux et que vous jalousiez votre rival. Je connais assez le cœur humain pour affirmer cela sans courir le risque d'être démenti.

Le Toulousain avait baissé la tête. Une grosse larme se détacha de ses paupières.

— Eh bien ! oui, là, c'est vrai, — fit-il. — C'est vrai que je l'aime, cette petite. Qu'est-ce que vous voulez ? On n'est pas maître de son cœur, n'est-ce pas ? Aussi, moi, je n'ai pas de chance. Je suis sans travail, je suis malade, et voilà que l'autre qui a tout, qui est son maître, qui gagne de l'argent, qui se porte bien, me prend aussi cela. Ce n'est pas juste, à la fin : tout le bonheur pour l'un, tout le malheur pour l'autre.

Certes, elle était injuste, cette plainte ; elle ne se fondait sur rien. Mais la souffrance réelle a des accents qui touchent les cœurs les moins sensibles. Pierre et l'abbé Kériader se sentirent profondément émus.

Toutefois, ils voulurent mettre un terme à ces imprécations.

— Allons, mon bon ami, — fit le recteur, — il ne faut pas maudire la destinée. Dieu ne permet que ce qui convient à notre bonheur présent ou futur. Vous reviendrez de votre fâcheuse impression quand vous vous sentirez moins malheureux. Présentement, il faut vous assurer un gîte, car vous toussiez d'une manière désagréable. Vous allez donc vous rendre au presbytère, avec un mot de moi, et vous demanderez à voir de suite M. le vicaire. Il vous

dira où vous pourrez coucher jusqu'à nouvel ordre, sans rien devoir à personne.

Ce disant, l'abbé griffonnait rapidement sur une carte de visite quelques mots au crayon.

Il tendit la carte à Loubascoï, qui se confondit en remerciements.

— A propos, mon ami, — conclut Trémeur, — n'oubliez pas qu'il y aura ici une soupe pour vous tout le temps que vous voudrez en user. Ne vous gênez donc pas. Personne n'en saura jamais rien.

Le Méridional, visiblement touché, s'en alla, moins abattu qu'il ne l'était quelques instants plus tôt.

— Ça, monsieur de Trémeur, — s'écria vivement l'abbé Kériader, — il faut reconnaître tout de même que vous êtes, passez-moi le mot, un fier original !

— Bah ! — protesta Pierre, — le croyez-vous tant que ça ? En quoi suis-je si original ? ...

— Mais en tout ce que vous faites, par ma foi ! Est-ce que vous ne pouviez vous contenter de secourir cet homme sans le faire entrer dans votre maison ? Qui est ce qui vous obligeait à le faire asseoir à votre table, à le régaler comme un hôte véritable ?

L'écrivain hochait la tête. Un sourire se joua sur ses traits railleurs.

— Personne, assurément, mon cher abbé, personne ne m'y obligeait. Et vous me connaissez assez pour savoir que la dernière chose à laquelle j'obéirais, ce serait la contrainte, ou même l'obligation. J'ai l'horreur de la loi, précisément parce qu'elle est la règle générale.

— Prenez garde, mon cher monsieur ! A calculer ainsi, vous devez vous ménager bien des mécomptes.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ? Croyez-vous, par exemple, que l'homme qui sort d'ici peut garder un mauvais souvenir de ma pauvre petite largesse à son égard ? Je n'ai pourtant pas fait grand'chose, en vérité. Mais je suis de l'avis du poète :

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

— Hum ! — rectifia encore l'abbé Kériader, — il se peut que celui-ci vous en soit reconnaissant. Mais, pour un que vous trouverez ainsi, le plus grand nombre se rira de votre générosité. Elle ne servira que d'appât aux convoitises des faiméants et des malhonnêtes gens. Ceux-là viendront chez vous avec la pensée bien arrêtée de manger votre repas, sans vous en offrir la moindre marque de reconnaissance. Bien plus, d'aucuns iront jusqu'à s'en prévaloir, à prendre votre maison pour une table d'hôte, et la chance qu'ils auront eue de s'y asseoir pour une façon de droit acquis. Et je ne parle pas de ceux qui vous paieront par le vol et par l'impertinence.

Trémeur fit claquer ses phalanges.

— Vous parlez d'or, mon cher abbé, et je n'ai qu'une réponse à vous faire. Qu'importe que cent fois j'aie affaire à des ingrats, voire à des coquins ! C'est tant pis pour ceux-là s'ils ne savent pas tenir compte du sentiment qui m'aura inspiré, et c'est leur affaire avec Dieu, non la mienne, de juger la conséquence de leur mauvaise action. Mais quel fruit, si, une fois, une seule fois, vous entendez bien, sur cent, il m'arrive de secourir un honnête homme, de faire naître en lui un sentiment pieux et d'étouffer en lui la haine sourde, la révolte légitime du pauvre contre l'inégalité sociale.

— Beau rêve, mais rêve tout de même ! soupira le prêtre, sans ironie.

— Hé ! qui vous dit le contraire ? Mais du moins, je garde mes illusions. Tenez ! Voulez-vous qu'au lieu de prononcer l'apologie de mes idées je prenne l'offensive contre les vôtres ? Vous allez voir avec quelle facilité il me sera possible de critiquer le principe de la charité moderne, auquel vous me paraissez fort attaché.

— Ho ! Ho ! — réclama gaiement le prêtre, — mais je n'y suis point attaché du tout. Je n'ignore pas qu'il est possible, d'une manière générale, de faire le bien autrement qu'on ne le fait. Seulement, j'accepte la méthode suivie comme un pis aller, rien de plus, rien de moins.

— Eh bien ! Ce "pis aller," comme vous dites, n'est que pis, et je vous le prouve.

Tenez ! De quelle manière pratiquez-vous la charité, vous autres, ministres du Dieu d'amour ? Que pouvez-vous en faveur des misères de ce monde ? Est-il en votre puissance de leur distribuer autre chose que de bonnes paroles, des exhortations, des promesses de compensation dans une vie meilleure, d'incessants recours en la Providence omnipotente ? Tout cela donne-t-il du pain ? Tout cela ouvre-t-il à un malheureux sans travail la perspective d'un relèvement ? Non, certes ! — Dans le drainage que vous pratiquez des sommes énormes versées entre vos mains par le plus grand nombre des chrétiens, trouvez-vous des ressources suffisantes pour donner seulement le nécessaire aux infortunés que talonne le désespoir, que harcèle l'affreuse hantise du suicide ? — Cette méthode de concentration en un seul tas des dons faits par les fidèles vous fournit-elle les moyens, non seulement d'alléger une misère actuellement criante et gémissante, mais surtout de combler l'abîme, de fermer l'orifice du cloaque d'où cette misère remonte invariablement, dès que la main secourable s'est éloignée ? Non, mille fois non ! Tout se réduit à des bons de pain, de viande ou de charbon que vous distribuez avec une parcimonie causée par l'éparpillement même de vos forces, et qui ne servent qu'à prolonger l'agonie des malheureux que vous prétendez secourir.

— Mais que mettriez-vous donc à la place de cette charité ? — s'écria l'abbé Kériader.

— Ce que j'y mettrais ? — répliqua Trémeur avec véhémence. — Mais tout vaut mieux que ce système. Je ne vous demande pas tout ce que cette centralisation des bienfaits entraîne de faux-frais, de dépenses inutiles, qui diminuent d'autant la recette brute. Ce qui va aux commis, aux expéditionnaires, aux vérificateurs est prélevé sur la part des pauvres. — Ici je parle de la charité officielle. Mais il me semble qu'un retour aux anciens procédés des ordres religieux avant 1789 vaudrait infiniment mieux que ce que nous avons aujourd'hui. En médecine, l'hygiène est préférable à la médication, et la prophylaxie à la thérapeutique. Au lieu de n'employer que le seul moyen de l'emplâtre à poser sur une plaie ou un abcès, n'est-il pas beaucoup plus pratique de prévoir le mal et de l'empêcher de venir ? Quant à moi, j'ai toujours donné le pas aux sociétés de prévoyance sur les sociétés de secours, et j'aime mieux la charité qui met sur ses pieds un homme valide que celle qui couche dix infirmes dans des lits d'hôpital, qui aide toute une famille de se tirer d'affaire que celle qui coupe la part de trois personnes en vingt morceaux.

Le prêtre s'était assis. Il était manifeste qu'il ne pouvait rien à répondre.

— Hé ! mon bon ami, — prononça-t-il enfin, — c'est le procès de l'état social tout entier que vous faites en ce moment ! En quoi nous est-il possible, à nous, pauvres desservants de campagne, de réaliser la moindre des améliorations que vous demandez là ? Nous touchons des mains de l'État, sous le régime concordataire, une misérable indemnité de cinq cents francs par an et qui ne nous fait pas même vivre. Vous connaissez assez nos régions pour savoir qu'il n'y a pour nous aucun casuel à attendre : ni mariages, ni enterrements susceptibles d'ajouter à notre pauvre petit budget. Le supplément, quand il existe, nous vient entièrement de la générosité de nos paroissiens. Quelle bonne œuvre voulez-vous donc que nous puissions accomplir dans de telles conditions ?

— Aussi, — répondit Pierre, — n'est-ce point vous que je

aise, n'est-ce point de vous que je parle. Je sais très bien à quelles dures extrémités est réduit votre dévouement d'apôtres.

Le recteur eut un beau geste de résignation toute évangélique.

— Voyez par vous-même, Monsieur de Trémur. Le peu de bien qu'il m'ait été donné, qu'il me soit encore donné d'accomplir quelquefois en ce pays, c'est à vous que je le dois. C'est vous qui êtes le véritable dispensateur de mes aumônes aussi bien que de celles que la vieille Anne peut répandre de son côté. Mais, sans vouloir vous flatter, dans combien de localités trouve-t-on des hommes qui vous ressemblent? Nous sommes bien obligés de déclarer qu'ils sont rares, et ce m'est une grande, une sincère joie, de vous exprimer ma profonde reconnaissance pour votre intarissable, pour votre imperturbable générosité.

Ces paroles terminaient en quelque sorte l'entretien.

Trémur, en effet, ne pouvait rien répondre à l'éloge, et la conclusion de son propre raisonnement était désolante, ainsi que l'abbé Kériader venait de le lui dire sans aucune malice. N'était-ce point, en effet, à l'état social tout entier qu'il faisait le procès, à cet état social dont une seule classe ne peut réparer le désordre ni corriger le vice universel? Ce qui était possible en des temps plus simples, plus ingénus même, cesse d'avoir la même chance de réussite dans un milieu complexe et factice comme le nôtre. On ne fait pas plus rétrograder le temps qu'on ne fait remonter un fleuve vers sa source.

Le dernier mot de ce dialogue philosophique fut donné par un soupir attristé de Trémur.

— Allons! — fit-il, — Il nous faut encore une fois rapetisser la question, restreindre le rêve aux proportions des possibilités individuelles, et se dire que tout idéal cousine avec l'utopie.

Et, comme l'abbé prenait son chapeau pour sortir :

— Encore une fois, pas de conclusion, cher abbé. Je garde mes convictions, et la force des choses vous entraîne à votre routine. — Allez faire le bien tout seul. C'est l'unique consolation.

VI

Depuis la mauvaise réponse de Gildas au retour de la procession de la Fête-Dieu, la joie avait fui de la maison du pêcheur.

Un silence y régnait maintenant, et ni Anne ni Marguerite n'avait le cœur de le rompre.

La jeune fille était retombée, du coup, dans ses incertitudes et ses idées noires. Quant à la vieille femme, elle subissait malgré elle la fâcheuse impression de l'attitude de son fils.

Car elle n'avait pas l'esprit assez pénétrant peut-être, la perspicacité assez vive, pour discerner les nuances à la fois dans les sentiments et dans les paroles. Habitée à ne dire que ce qu'elle pensait, elle ne pouvait avoir dans l'esprit la conception d'une expression mensongère. Elle n'avait donc pu démêler la tristesse ou le dépit latent au fond de l'apparente indifférence de Gildas.

À plus forte raison, la pauvre Gaïd n'était-elle pas au courant de ces modifications d'humeur. Et, en cette circonstance, sa naïveté s'empirait, en quelque sorte, du bandeau que l'amour même mettait sur ses yeux. Si Gildas avait parlé de la sorte, c'était qu'il avait traduit sa pensée, c'était qu'il avait le cœur vide de son image et n'attachait aucune importance à la tendresse possible de sa "petite sœur."

Or, sous le coup d'aussi noirs soucis, l'orpheline ne pouvait se tourner que vers les résolutions extrêmes, celles que dicte le désespoir. Elle les avait déjà conçues à diverses reprises, et il n'était pas en son pouvoir de les éviter.

Aussi bien, à l'heure présente, les encouragements de la vieille Anne n'y eussent rien pu changer. Il y fallait une autre intervention, et, cette intervention, un seul être pouvait la fournir : c'était Gildas.

Sans compter que la mère Anne, dont les consolations eussent été impuissantes, n'en était pas moins, par son silence, une cause d'accroissement dans la tristesse de la pauvre enfant. C'est le cas assez habituel de certaines influences qui ne sont comptées, par les esprits affectés, que comme motifs d'aggravation.

Pourtant, les deux femmes ne pouvaient vivre aussi longtemps sans que leur mutisme respectif n'aboutisse à une explosion commune. Elles avaient beau se taire : fatalement elles devaient arriver à mêler leurs douleurs, à pleurer en commun.

L'événement se produisit vers la fin de cette même semaine qui avait vu Pierre de Trémur recevoir à sa table Loubascou le Toulousain.

Marguerite Le Monil avait décidément le cœur trop gros. Elle ne pouvait soutenir plus longtemps le poids de son affliction solitaire. Le samedi venu, tandis qu'elles préparaient ensemble le repas du soir, les deux femmes eurent l'occasion de fondre leurs souffrances. Cela se fit sans aucun accord préalable.

Pourquoi Gaïd, ce soir-là, était-elle plus triste qu'à l'ordinaire?

Elle n'aurait su le dire, mais elle avait en elle comme la prescience de quelque solennelle échéance qui allait, très brusquement, décider sa destinée.

Les larmes coulaient lentes et lourdes sur les joues pâlies, tandis qu'elle taillait le pain pour la soupe.

Anne, au contraire, avait eu comme un éclaircissement dans ses mornes pensées, comme un rayon de satisfaction inattendu sur ses traits presque épanouis.

— Le garçon va être content, ce soir, petite, — dit-elle presque allègrement. — Je viens de goûter ton bouillon. C'est fameux pour le sûr, et il aime ce bouillon-là, le cher gars.

Elle désignait ainsi la soupe aux haricots préparée par la jeune fille à l'intention du retour du pêcheur.

Pauvre petite Gaïd! Qu'y avait-il en elle qui ne fût pas à "l'intention" de Gildas?

Elle soupira, et, d'une voix éteinte, répondit :

— Bah! à quoi bon? Il n'y fera pas même attention!

Il y avait dans sa voix une telle lassitude, un si profond découragement, que la vieille femme en fut alarmée.

— Et qu'est-ce qui te fait dire ça, petite Gaïd? Pourquoi as-tu l'air si désolé?

L'orpheline ne répondit pas; mais un spasme convulsif de sa poitrine révéla qu'elle sanglotait.

Pour le coup, la vieille mère s'inquiéta. Elle pivota sur ses talons, quitta la cheminée devant laquelle elle était en train d'accrocher la queue de la grande poêle à la chaînette du manteau, et vint droit à l'enfant.

— Oh! oh! — s'écria-t-elle, — c'est donc sérieux! Tu pleures pour tout de bon?

Même silence pesant et suffoqué de la fillette.

La vieille femme lui prit la tête entre ses mains, et, par un geste aussi brusque qu'amical, la força à retourner vers elle son beau visage inondé de larmes. Alors, feignant de rire bruyamment, après l'avoir doucement baisée sur le front, elle continua :

— Voyez-moi ça un peu! C'est-y Dieu possible d'abîmer comme ça ces jolis yeux, de pleurer comme une Madeleine? Et ça veut être femme de matelot, alors que ça ne peut pas supporter le plus petit chagrin! Ah! dame, pour le sûr, tu en verras bien d'autres, petite, et tu peux économiser tes paupières!

Elle s'efforça de s'entraîner elle-même dans cette gaieté factice.

— Voyons ! Je parie que c'est encore rapport à ce que Gildas a dit, l'autre jour, en revenant du Conquet, que tu te rougis la figure comme ça. Comme si ça tire à conséquence, ce qu'il dit, ce garçon-là ? Allons ! Dis la vérité, Gaïdik ! Vide ton cœur. Je suis bien sûre que c'est ça la cause, et qu'il n'y en a pas d'autre.

Un mouvement de tête de Marguerite Le Mouël donna la réponse affirmative.

Et alors, brusquement, la jeune fille éclata, donna libre cours à son désespoir, farouche et entêtée dans la résolution violente que lui suggéraient les circonstances.

— Non, mère Anne, vous avez beau dire, *il* ne m'aime pas, *il* ne m'aimera jamais. Et moi, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Comment voulez-vous que je reste ici plus longtemps ? Ça me serait trop dur de demeurer à son côté ainsi. Je ne peux pas être sa femme, et je vois bien que je ne suis plus sa "sœur", comme il disait. Vous comprenez bien qu'il faut que j'en revienne à ce que je voulais faire l'autre jour, — qu'il faut que je m'en aille.

Elle disait cela avec empatement, presque avec colère.

La vieille Anne laissa passer ces premiers transports de chagrin. Puis, voyant que, cette fois, ce n'était point avec des consolations banales qu'elle pourrait calmer cette exaspération de souffrance, elle prit les deux mains de l'enfant, mit un nouveau baiser sur son front, et, très résolue elle-même, répondit :

— Tu as raison, petite. Ça ne peut pas durer comme ça. Mais j'en fais mon affaire, je te le jure. Faudra bien que le garçon me dise qui l'a ensorcelé au point de n'avoir plus des yeux pour voir autour de lui ce qui s'y passe.

Après ça, si tu l'ennuies trop auprès de nous, tu pourras t'en aller : je ne te ferai pas de reproches.

Et, comme cette réponse, qui n'était rien moins que rassurante, faisait frémir l'orpheline des pieds à la tête, la mère de Gildas ajouta, avec une expression très virile :

— A présent, sèche tes yeux, petite. Le garçon va rentrer d'un instant à l'autre. Faut pas qu'il voie que tu as pleuré. Tu sais, les hommes, ça aime mieux voir des figures contentes et réjouies.

La jeune fille obtempéra du mieux qu'elle put à cet avis de la sagesse.

Anne Penhoët était bien inspirée. Moins d'un quart d'heure après Gildas rentrait.

Lui, il était tout à fait à l'opposite des sentiments qui régnaient dans la maison.

Il revenait, le teint animé, la face hilare. Quand il pénétra dans la grande salle embaumée des relents du potage préparé par Marguerite La Mouël, ce fut d'une voix joyeuse qu'il cria :

— Ça ! bonsoir, mère ! bonsoir, Gaïd ! On fait la noce demain. La semaine a été bonne !

Eh ! oui, elle avait été bonne, la semaine ! La sardine s'était fait prendre en masse depuis le jeudi soir. Si bien que le bruit de cette chance extraordinaire avait pénétré avec une rapidité électrique sur la côte, et que les pourvoyeurs des grandes maisons avaient couru au-devant de l'aubaine, sur tous les bateaux disponibles. Il en était sorti de tous les coins pour venir à la rencontre des pêcheurs, et, malgré la baisse naturelle du poisson, ceux-ci avaient conclu de superbes marchés.

Gildas, pour son compte, avait vendu toute sa pêche depuis le matin. Le reste du temps, il l'avait employé à décharger au Conquet. Il rentrait présentement avec quatre-vingts francs dans sa ceinture, et, comme on l'avait payé en gros écus tout ronds, il s'amusa à les jeter, tous les seize, l'un après l'autre, comme des palets, sur la table, avec une singulière habileté.

Il riait, en poursuivant son jeu.

— Hé ! hé ! Un an seulement de gain comme ça, mère, et je vends mon bateau et mes filets, et je me fais rien,

planteur de fèves et de carottes là-haut, sur le plateau. Ça nous sera bien permis, je pense — qu'en dites-vous, les femmes — de faire un peu les rentiers pour le reste de nos jours ?

Cette gaieté contrastait avec la tristesse de la demeure. Pourtant, Gaïd n'avait pu s'empêcher de tressaillir en entendant le pêcheur émettre la consolante intention d'abandonner son périlleux métier.

Anne Penhoët, elle, avait hoché la tête avec mélancolie.

— Un gars de la roche devenir paysan ! Faudra que je le voie pour le croire.

Gildas se mit à rire plus fort. Il courut à sa mère et l'embrassa gaiement.

— Ça, mère, c'est une manière de dire. Vous avez parlé raison. Il en faudra du temps avant que je sois paysan ! Ça n'est ni dans mes goûts ni dans mes moyens.

Mais Anne, déjà, s'était mordu la langue.

Elle avait perdu une belle occasion de se taire. Les paroles de Gildas n'étaient elles pas une occasion toute trouvée, un prétexte tout indiqué d'aborder le sujet de conversation qui lui tenait au cœur ?

Elle se promit d'y revenir le plus tôt possible.

Cependant le jeune homme avait dépouillé son caban et revêtu une vareuse sèche, quitté ses bottes de cuir pour prendre des souliers. Il parcourait la salle en tous les sens, aspirant les émanations du repas, s'en emplissant les narines avec une sorte de volupté.

— Tonnerre ! — s'écria-t-il enfin. — Que ça sent donc bon ici ! Qu'est-ce que vous avez préparé qui a cette odeur-là ?

Anne Penhoët montra Gaïd, qui s'était rapprochée du fourneau, sur lequel elle se tenait penchée.

— Demande ça à ta sœur, mon gars, — répondit-elle.

Ce mot "sœur" sonna à l'oreille du pêcheur comme une mélodie. Était-il sous une influence meilleure, ou bien ne devait-il qu'à l'intervention de l'heureuse fortune du jour cette bonne disposition de son esprit ?

Quoi qu'il en fût, en entendant l'innocente parole, Gildas éprouva une émotion nouvelle. Elle évoquait à son esprit tout un monde de souvenirs et de pensées. Avant d'aborder l'orpheline avec ce respect un peu froid dont il s'était fait une règle depuis qu'il luttait contre les entraînements de son cœur, il laissa échapper une exclamation de tendresse spontanée et sincère.

— Ah ! C'est Gaïd qui m'a fait cette surprise-là ! Et elle ne m'en disait rien ? Eh bien ! Petite sœur, là, vrai ! Vous ne savez pas quel plaisir vous me faites !

Et il s'avança vers elle, souriant, emporté, pour la première fois, par le désir de la prendre dans ses bras, de l'embrasser sur les deux joues, en frère, lui qui jamais ne s'était accordé semblable privauté.

Gaïd tournait obstinément le dos.

Ce cri du cœur l'avait remuée. Elle eut comme la divination de ce qui allait suivre.

Et, au moment où les mains du jeune homme enlacèrent ses bras, où sa bouche se posa sur la joue brûlante de la jeune fille, celle-ci eut la conscience que l'émotion ressentie par elle se répercutait dans le cœur de Gildas.

Elle tourna la tête vers lui. Leurs regards se rencontrèrent et dirent échanger un même sentiment.

Mais, tout aussitôt, le marin remarqua les yeux rougis de l'orpheline.

— Oh ! — fit-il d'une voix changée, — on dirait que vous avez pleuré ?

Pauvre petite Gaïd ! Il lui fallait faire un effort vraiment héroïque pour ne point recommencer à pleurer. Tout au contraire, elle amena un sourire sur ses traits, et répondit avec enjouement :

— Oh ! Non ! C'est l'effet des oignons que j'ai fait rôtir pour les haricots,

tinguer, et le loup aura de la misère à pénétrer chez lui sous l'habit de l'agneau.

Un mot encore et j'ai fini.

Ré-Mi-Do-Ré du *Canadien* trouve que je fais une œuvre méprisante en attribuant au clergé toute la responsabilité de notre prétendue abjection, et il prétend que je nuis au CANADA-REVUE.

Avant de donner des leçons, Ré-Mi-Do-Ré devrait commencer par apprendre à dire la vérité. J'ai attribué à notre clergé la responsabilité de notre éducation, grande et petite, et voilà tout. Il faut être de mauvaise foi pour conclure de là que je rends le clergé responsable de tous les maux qui accablent la Province de Québec. Je crois fermement qu'il a bien sa bonne part de responsabilité dans presque tout ce qui nous arrive — bien ou mal — vu qu'il est mêlé à tout, et qu'il commande partout en maître, mais je ne le tiens pas responsable de toute notre abjection ; les amis de Ré-Mi-Do-Ré peuvent sans crainte se charger de l'autre part.

Quant à nuire au CANADA-REVUE, ce dernier ne saurait que faire de vos soucis ; il n'attend pas le salut de ceux qui ont pris la fuite au premier coup de canon, et encore moins des hypocrites qui ont renvoyé le journal par crainte du clergé, ou pour plaire à leurs femmes, mais qui le lisent en cachette, à l'hôtel ou dans leurs bureaux.

FLUTE.

Nos remerciements les plus sincères aux nombreux amis qui ont renouvelé leur abonnement pour 1893, et aux personnes qui nous ont fait parvenir les abonnements de leurs amis. C'est le moyen le plus sûr de propager un journal, et de lui tendre son œuvre plus facile.

LES BREVETS D'ENSEIGNEMENT

Est-il vrai que les membres du clergé et des communautés enseignantes offrent plus de garanties de moralité que les laïques, et qu'on peut leur confier plus sûrement les enfants ? Toute proportion gardée, y a-t-il plus de brebis galeuses parmi les laïques que parmi les religieux faisant partie du corps enseignant ? Je pose avec confiance la question à tous ceux qui sont au courant de ce qui s'est passé ici depuis vingt ans. Qu'on établisse une statistique des attentats à la moralité dont les élèves des écoles ont été les victimes, dans Montréal et les environs, de la part de ceux qui devaient leur enseigner la vertu ; qu'on étende, si on veut, jusqu'à Laprairie, Varennes, Sorel, le rayon des investigations, et on verra laquelle des deux listes, celle des laïques ou celle des religieux, est la plus longue et la plus répugnante. Il n'est pas surprenant que ces choses là arrivent. Je ne les invoque pas comme un argument contre les communautés religieuses, pas plus que je ne voudrais invoquer la chute de quelques prêtres contre le célibat du clergé, ou les

cas d'infidélité contre l'institution du mariage. La faiblesse humaine est grande, hélas, et, des scandales, il y en aura toujours. Mais, ajoute la Sainte Écriture, malheur à celui par qui le scandale arrive ! Ce qui est inexplicable, intolérable, c'est le peu de soin qu'on met à recruter les sujets, ce sont les moyens purement dérisoires pour arrêter le mal, c'est l'impunité accordée aux coupables, c'est le parti pris de les soustraire à l'action de la justice, sous le fallacieux prétexte de maintenir l'honneur du corps, ce sont les moyens inavouables, les fausses représentations employées pour étouffer les affaires. Le pénitencier et le fouet, ça c'est bon pour les laïques. Toujours deux poids, deux mesures, deux justices ; voyez vous, ça regarde surtout les évêques, c'est Mgr Laflèche qui l'a dit.

Mais, alors, pourquoi venir nous répéter sans cesse que l'éducation est l'affaire des parents ? On se sert de cet argument, on l'habille de mille manières pour tonner contre l'état enseignant. On ne doit pas trouver mauvais que les parents s'en servent à leur tour contre ceux qui se sont emparés de l'enseignement, à tel point, que le choix des écoles et des professeurs qui leur conviennent leur est rendu matériellement impossible. Avec ce déplorable état de choses, il n'est pas même possible de se renseigner sur le passé de ceux à qui nous devons confier ce que nous avons de plus cher au monde. Ah ! si ceux qui ont la direction de ces maisons prenaient seulement les précautions dictées par la prudence la plus élémentaire quand il s'agit d'accepter les recrues, s'ils sévissaient énergiquement contre les misérables auxquels le Divin Sauveur a appliqué ses terribles paroles : " *Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on suspendit la meule de l'âne à son cou et qu'on le précipitât au fond de la mer*", si la discipline était observée comme elle doit l'être, il n'y aurait ni plaintes ni récriminations. Le CANADA-REVUE a déjà eu l'occasion de montrer l'esprit de justice qui l'anime quand on calomnie un religieux.

Nous avons dans le pays quelques corporations religieuses qui sont sévères sur ce point, mais une ou deux hirondelles ne font pas le printemps.

Parcourez la province de Québec depuis Gaspé jusqu'au fond de l'Ottawa. Non seulement dans toutes les villes (Montréal excepté), mais dans les villages un peu considérables, vous trouvez des convents et des écoles de frères. Pour le moment nous ne parlons que des hommes ; nous nous occuperons de la quenouille plus tard, le sujet est des plus intéressants. Les instituteurs laïques ne forment plus qu'une fraction négligeable du corps enseignant. Ces frères, clercs ou religieux, sont expédiés là par la maison-mère, qui les nomme, les change et les déplace selon son bon plaisir, sans que les commissaires d'école ou les parents aient rien à y voir. Les plaintes les plus fondées sont aussi inutiles que seraient les efforts pour prendre la lune avec les dents. Ces messieurs sont maîtres du terrain, et si quelque père de famille a la malencontreuse idée de faire entendre ses plaintes un peu haut, il se fait tancer du haut de la chaire par le curé. Aussi renonce-t-il bien vite à une lutte dont l'issue n'est pas douteuse. Arrive-t-il

un scandale, on promène ailleurs le membre gangrené, et on traite de calomnieurs, de vilipendeurs du clergé et des religieux, d'impies, ceux qui ont le courage de le dénoncer. Il y a quelques mois à peine, la population d'une petite ville fut mise en émoi par un scandale sans nom. Qu'on se rassure sur le sort du coupable ; il ne meurt pas au baigne, la paille humide du cachot ne lui donnera pas de rhumatisme, et il n'a pas été question de lui caresser les épaules avec le chat à neuf queues. Les journaux pieux qui étaient surpris de ce que la terre n'avait pas englouti l'abbé vert-galant, dont le nom est encore dans toutes les bouches, après que la mèche avait été éteinte, ne se sont pas demandé comment le châtement infligé à Sodôme ne s'était pas renouvelé sur la tête de cet infâme corrupteur de l'enfance. Chaque frère enseignant dans une *mission* est tenu de payer tribut à la maison-mère. M. Baillargé, qui est très communicatif, nous dira peut-être ce que chaque clerc des St-Viateur est obligé de payer à la maison-mère de Joliette. Je crois que c'est soixante piastres par année, mais je suis prêt à rectifier si je fais erreur.

Remarquez que ces corporations et ces communautés enseignantes sont maîtresses absolues du terrain, que le clergé et les évêques les soutiennent et les protègent ; qu'on a fait une guerre, tantôt sourde, tantôt ouverte, toujours implacable, à l'élément laïque au point d'en laisser à peine quelques débris, et pour combler la mesure, que la loi scolaire les exempte complètement de se conformer à l'article 108. Ceci nous amène au deuxième point :

Les instituteurs religieux offrent-ils des garanties de capacité ? La loi scolaire répond pour nous à cette question : *Dans tous les cas ils sont exempts de subir des examens.*

Pour enseigner il faut un certain bagage de connaissances littéraires et scientifiques ; il faut, comme on dit vulgairement, posséder ses matières, et avoir aussi un certain talent, développé par l'étude théorique et pratique de la pédagogie, pour les communiquer aux autres, mais cela n'est bon que pour les laïques. Dans notre beau pays, du moment qu'un homme porte une soutane, il possède tous les arts et toutes les sciences. (1)

(1) En France on a un corps de professeurs agricoles chargés de donner des cours publics, d'aider les cultivateurs de leurs conseils, de leur tracer des plans de drainage, de bâtisses, d'analyser les engrais, etc. On a pris pour cela des spécialistes, des ingénieurs agricoles, des zootechniciens, des chimistes, des agronomes. Qu'a-t-on fait ici : on a confié cette mission aux *curés* ! Un de ceux-là, l'abbé Dauth, donna l'autre jour, à Victoriaville, une théorie sur la chaux condamnée par tous les agronomes. Il en fera bien d'autres.—Un ami de Québec m'a assuré que Mgr. Bégin s'est livré à une douce gaieté quand il a reçu la lettre de M. Beaubien ; et pour ne pas être en reste de bons procédés envers un gouvernement qui proclame si hautement le dogme de l'omniscience des curés, il a désigné comme conférencier agricole un jeune vicaire, dont le père n'est pas même cultivateur, qui n'a jamais remué une pelletée de terre, et ne saurait pas même distinguer un animal Jersey d'un Durham, ni le phosphate du guano. M. Beaubien a-t-il compris la leçon donnée par Mgr. Bégin ? C'est une charité à faire que de lui dire que cette nomination pour rire équivaut à un refus délicat avec une pointe d'ironie.

Comme question de fait (ceci n'est un secret pour personne) le nombre des ignorants, des incapables, des déclassés qu'on ne voudrait pas même accepter dans les écoles des concessions, et qui ne pourraient gagner leur vie autrement que par le travail manuel s'ils étaient défrôqués, est *légion* dans nos maisons d'éducation religieuses. Tout le monde le sait, tout le monde le dit, et tel est notre caractère de faiblesse, notre manque d'énergie et de caractère, que pas un journal, à part le CANADA-REVUE, n'a osé protester contre les paroles de l'évêque de Trois-Rivières quand il disait à une réunion du Conseil de l'Instruction Publique que cette question était du ressort des évêques.

Et les parents ! et le public qui paie ! Par exemple, ceux-là ce sont les *gouvernés*, ils n'ont pas voix au chapitre.

Pour ne pas abuser de la patience du lecteur, je remets à un autre numéro la question de savoir si réellement la discipline et la formation du caractère des enfants méritent les éloges enthousiastes que nous entendons si souvent du haut de la chaire, et si la question d'économie n'est pas une représentation fantasmagorique.

DR. ZEB.

CONTRASTE

Le cardinal Taschereau a fait paraître une lettre pastorale à l'occasion du jubilé épiscopal du pape Léon XIII.

Nous sommes heureux de puiser dans cette lettre une comparaison entre le chef actuel du catholicisme et son prédécesseur.

Voici cette comparaison :

Pie IX, dans le syllabus, avait ébauché le code des relations de l'Église et de l'État, en déclarant ce qu'il n'est pas. Léon XIII le complète en déclarant et définissant ce qu'il est. Le premier avait condamné toutes les erreurs modernes comme contraires à la foi et à la raison ; le second expose et met à leur place les sains principes de la foi et de la raison enseignée par l'Église du Christ.

Le caractère des deux écoles se trouve là résumé en peu de mots d'une façon saisissante.

D'un côté la négation impuissante, de l'autre l'affirmation triomphante.

D'un côté l'ultramontanisme encroûté, de l'autre le catholicisme éclairé.

Notre brave compagnon de *l'Amérique Française* ne nous oublie pas.

—Au moment où l'épreuve des lignes qui précèdent nous était remise, le CANADA-REVUE, de Montréal, nous arrivait dit-il avec l'article intitulé LE GRAND DÉFAUT DE NOTRE ENSEIGNEMENT, signé Dr. Zéb, que nous reproduisons dans une autre page de *l'Amérique Française*. La vigoureuse et intelligente campagne entreprise par le CANADA-REVUE pour placer l'enseignement au Canada sur un pied plus en rapport avec l'esprit moderne et les besoins réels du pays, mérite tous les éloges et l'appui de tous ceux qui ont à cœur l'avancement de la race française sur ce continent.

Voilà au moins un courageux confrère qui n'a pas peur de mettre la main à la pâte.

Malheureusement, ces hommes-là, il faut aller les chercher aux États-Unis.

Ici, trop d'avachissement !

CANADA-REVUE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Publiée par la Compagnie de Publication du CANADA REVUE.

Directeurs :

Président : L. E. Morin, sr. ; Directeur-Gérant : A. Filiatreault ;
J. Emile Vanier, J. A. C. Madore, Joseph Fortier.

Rédacteur-en-chef : MARC SAUVALLÉ.
Secrétaire de la rédaction : A. FILIATREAU.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

Plus 50 cents pour livraison dans la ville de Montréal ; prix du nu
méro : 10 cents.

312 RUE CRAIG, MONTREAL.

B. P. BOITE 324

Téléphone B-11 6826

ORIGINAUX ET D'ÉTRAQUÉS TYPES QUEBECQUOIS

ONEILLE — GRELOT — DRAPEAU — CHOUINARD —

COTTON — DUPIL — GROSERRIN — CARDINAL

— MARCEL AUBIN — DOMINIQUE —

BURNS — GEORGE LÉVESQUE.

XI

BURNS

(Suite)

Écoutons Burns dans un autre rôle.

C'était vers 1863 ou 1864.

Il n'y avait pas longtemps que François Langelier était entré au barreau ; mais son titre de professeur à l'université Laval et ses hautes capacités bien connues lui avaient déjà fait la réputation d'un avocat éminent.

A sa demeure privée, un soir, on vint lui dire qu'un monsieur désirait lui parler.

— Introduisez ! dit François Langelier.

Et bientôt l'avocat se trouve en présence d'un gentleman bien mis et aux manières distinguées, qui lui demande pardon de venir l'entretenir d'affaires à pareille heure, et...

Mais il est forcé de partir pour voyage le lendemain matin, et...

C'était Burns.

— Vous êtes le bienvenu, Monsieur, lui dit François Langelier, qui ne le connaissait pas, et qui, comme on sait, est la condescendance même. Exposez-moi votre affaire.

— Je vais tâcher d'être bref, Monsieur, afin de ne pas trop abuser de votre indulgence et de votre temps. Il s'agit d'une question bien délicate, de même que tous les différends de famille, du reste. Et comme votre nom, depuis un certain temps déjà, s'impose à la confiance publique, les parties dont les intérêts sont en litige ont décidé de s'en rapporter à

vous — à votre honnêteté et à vos connaissances légales — pour régler la question, si cela se peut, sans publicité et sans trop de frais.

— Je suis bien flatté de ce témoignage, Monsieur, fit Langelier. J'essaierai de m'en montrer digne en vous donnant satisfaction. Exposez-moi le cas dont il s'agit.

— Ce ne sera pas long, Monsieur, dit Burns. D'abord, nous sommes trois intéressés ; mais au fond je suis seul.

— Comment cela ?

— Voici, Monsieur. Un peu de patience, s'il vous plaît, et vous allez me comprendre. Mon aïeule a donné tous ses biens à ma mère ; c'est à-dire qu'en réalité elle ne lui a rien donné du tout ; et c'est un peu ce qui est la cause de mon embarras.

— Je conçois.

— De sorte que ma mère n'a rien eu, et que les propriétaires véritables sont mes frères ; je veux dire moi avec mes frères, ou plutôt moi tout seul, parce que, au point de vue légal, je ne fais qu'un avec mes deux frères, dans la succession, vous comprenez...

— J'écoute, marchez ! Ou plutôt allez droit à la difficulté. Où est-elle ?

— La difficulté ? Elle est claire comme deux et deux font quatre : mes frères voudraient avoir l'argent, et moi aussi.

— Où se trouve cet argent ? demanda l'avocat, et quel en est le montant ?

— A dire le vrai, monsieur, nous ne savons pas où est l'argent ; et quant au montant ce sera à vous de faire les calculs. Nous avons pleine confiance en votre habileté.

Langelier, s'apercevant qu'il avait affaire à un homme un peu engagé dans les vignes du Seigneur, et voulant s'en débarrasser, sans toutefois manquer une affaire avantageuse peut-être, lui dit :

— Je vois ce que c'est, il s'agit d'une substitution.

— Exactement, c'est le mot que je cherchais.

— Tout à votre service alors ; mais cela vous coûtera quelque argent.

— Combien vous faudra-t-il, Monsieur ? Je suis prêt à dépenser jusqu'à mon dernier sou pour avoir justice.

— Il vous faudra déboursier au moins une centaine de dollars.

Burns regarda froidement l'avocat.

— Croyez-vous, demanda-t-il, que vous puissiez entamer une affaire de cette importance avec si peu d'argent ?

— Damé...

— Non, vous êtes trop modeste ; je pensais que

cela me coûterait au moins cinq cents piastres pour commencer. En tout cas, ajouta Burns, veuillez me faire un reçu pour deux cents piastres.

Et il mit la main à son gousset avec un geste de grand seigneur, comme pour en tirer un porte-monnaie.

Tout à coup il s'arrêta en se frappant le front d'un air ennuyé.

— Non, non, dit-il, arrêtez, pas de reçu ! Sapristi, a-t-on jamais vu un étourdi comme moi ?... Il faut attendre à demain, Monsieur. Si je ne craignais d'être ridicule, je vous conterais la vieille histoire du porte-monnaie oublié... vieille histoire qui est pourtant vraie quelquefois, j'en fais la désagréable expérience. À demain donc, Monsieur ; il me faudra trouver le moyen de vous voir avant mon départ. Bien fâché de vous avoir dérangé !

Et Burns prit congé avec un si grand air, que François Langelier crut devoir le reconduire jusqu'à la porte.

— Au revoir, Monsieur ! dit Burns.

Mais comme il mettait la main sur le bouton de la porte :

— Sapristi ! dit-il en hésitant un peu ; j'y pense, puisque vous avez été témoin de mon humiliation, et que vous savez, du reste, que ce ne sera que vingt-cinq sous à ajouter demain à mes deux cents piastres, prêtez moi ces vingt-cinq sous, pour me débarrasser de mon cocher ; sans cela, j'aurais à le garder des heures, et, sans nécessité ! Je ne me gêne point, vous le voyez. Un homme comme vous sait comprendre ces situations... si bêtes qu'elles soient. Au fait, puisque je vous ai pris pour mon homme de confiance...

Abrégeons en disant tout simplement que François Langelier prêta les vingt-cinq sous.

Il s'en défend bien un peu aujourd'hui ; mais je sais qu'il les prêta.

En passant, un jour sur la rue des Fossés, Burns entend le son d'un violon.

Un nommé Lapointe tuait le temps à sa fenêtre, en râclant un crin-crin infect, qu'il avait payé un dollar et demi.

Burns entre.

— Monsieur, dit-il, en affectant un accent européen très prononcé, je viens d'entendre le son d'un instrument qui ne me paraît pas ordinaire. Auriez-vous la complaisance de me le laisser voir ?

— Comment donc, monsieur ; le voici.

Burns prend le violon d'un air grave, le tâte, le soupèse, l'ausculte, l'examine sur tous les côtés, le fait sonner, souffle dedans d'un air entendu, fait mille

simagrées pour en imposer à Lapointe, qui le regarde faire tout intrigué.

Après une longue et minutieuse inspection, Burns se retire dans un coin, marmotte entre ses dents, compte sur ses doigts, regarde en l'air...

Enfin, il s'écrie :

— Qui ne risque rien n'a rien.

Et s'adressant à Lapointe :

— Monsieur, lui dit-il, je suis belge, et je voyage pour la maison Lieber et compagnie, les célèbres luthiers de Bruxelles. Combien accepteriez-vous pour votre violon ?

— Mon violon n'est pas à vendre, répond Lapointe, qui flairé une bonne affaire.

— Écoutez, fait Burns, je sais que votre violon n'est pas à vendre ; mais si l'on vous en offrait un bon prix... Je n'ai pas la certitude que ce soit un stradivarius, mais je suis prêt à en courir les risques. Prenez-vous deux cents dollars pour votre instrument ?

En entendant parler de deux cents dollars, Lapointe faillit tomber à la renverse.

— Vous m'offrez deux cents piastres ?

— Oui.

— Pour mon violon ?

— Pour votre violon.

— Tout de suite ?

— Sans doute ; c'est-à-dire demain matin, car je ne puis pas aller à la banque cet après-midi. Il est près de trois heures ; je n'aurais pas le temps de m'y rendre à pied ; et, par une étourderie dont je suis coutumier, j'ai laissé mon porte-monnaie à l'hôtel, dans la poche d'un pantalon que j'ai ôté tout à l'heure. Il faut attendre à demain par conséquent. Au revoir, Monsieur !

— Arrêtez ! s'écrie Lapointe, qui songe que la nuit porte conseil, et qui craint de voir son acheteur changer d'avis, s'il ne s'agit que de payer votre cocher, je puis vous avancer un écu.

— En ce cas, c'est autre chose, reprend Burns. Dans une demi-heure je suis ici avec mes deux cents piastres.

Lapointe les attend encore, naturellement. Il s'en console sans doute en jouant du violon.

En 1855, lors du séjour à Québec de la *Capricieuse*, le premier vaisseau de guerre français qui ait mouillé dans les eaux du Saint-Laurent après la cession du pays à l'Angleterre, Burns exécuta l'un des plus beaux exploits de sa vie.

Un coup de maître à illustrer un homme.

Il y avait alors à Québec une veuve et sa fille ; des gens d'une respectabilité parfaite, mais que la société

québécoise, beaucoup plus exclusive que de nos jours, tenait un peu en quarantaine, à leur grand désespoir, car ces dames étaient fort ambitieuses, et n'appréciaient rien tant que les relations mondaines.

Grande surprise pour elles, un dimanche après-midi.

Un des officiers supérieurs de la *Capricieuse* les attendait au salon.

Elles accourent, tout naturellement, le sourire aux lèvres.

L'officier les salue avec une grâce parfaite, et entame la conversation sur le ton d'un homme très répandu dans le monde, et avec un accent que n'aurait pas renié un natif du faubourg Saint-Germain.

Il avait entendu parler de ces dames; il connaissait leur position sociale; et pour preuve qu'il savait apprécier et leur rang et leur mérite, il venait avec empressement les inviter à visiter la corvette française, où le commandant de Belvèse et son état major seraient enchantés de les recevoir.

— Pouvons-nous compter bientôt sur l'honneur de votre visite, Mesdames? interrogea le galant officier sous forme de conclusion. Je me permets cette question afin de pouvoir, sachant que vous n'avez ni mari ni frères pour vous présenter à bord, saisir l'occasion de mettre un de nos canots à vos ordres.

— Mais, Monsieur, vous nous faites bien trop d'honneur, à ma fille et à moi... Est-ce que demain...?

— Demain? C'est parfait. Dans l'avant-midi?

— Entre dix ou onze heures, si cela vous est égal.

— Très bien, Mesdames. Alors c'est entendu. Demain, à dix heures, une embarcation sera toute à votre service, au quai du Marché. Ne vous pressez pas, l'on vous attendra. Et si vous voulez bien ne pas dédaigner mon escorte, c'est moi qui aurai l'honneur de vous conduire à bord.

Il ne faut pas demander si les deux dames se gourmaient et se confondaient en remerciements.

Leur amour-propre se gonflait d'avance quant elles songeaient à leurs nombreuses rivales de la haute, qu'un pareil succès allait bien sûr faire sècher de jalousie durant six mois au moins.

Elles reconduisirent le courtois officier jusque dans l'antichambre, l'invitant à dîner, à déjeuner, que sais-je?

Le marin français répondait par les phrases les plus choisies de son répertoire.

C'était une effusion!

Enfin, l'on ne comptait plus les poignées de

main échangées, lorsque, au moment de franchir le seuil, l'élégant officier s'arrêta en tâtant son gousset d'un air contrarié.

— En voilà bien une autre! s'écrie-t-il, vous allez me trouver impoli; je désirais donner un franc à votre bonne, et je m'aperçois que j'ai eu la gaucherie d'oublier mon porte-monnaie à bord. Allons, ce sera pour une autre fois.

— Mais, Monsieur, ce n'est pas la peine, je vous assure.

— Si! si! j'y tiens... Ah! mais c'est que, pour comble d'ennui, j'avais quelques visites à faire, et voilà qu'il me faut retourner à bord pour chercher de l'argent. Un après-midi flambé tout simplement... A savoir, en outre, si le cocher voudra bien se fier à moi... Diab! diab! que c'est donc ennuyeux! A-t-on jamais vu avoir si peu de tête?

— Mais, Monsieur, si nous osions...

— Ah! c'est impossible, vous comprenez! L'emprunter d'une dame, ça ne se fait pas.

— Mais si nous insistions...

— N'insistez pas, je vous en prie!

— Pour nous faire plaisir!

— Il est vrai que... Ah! mon Dieu, quel ennui, quel ennui!... Je n'en fais jamais d'autres.

La dame s'était éclipsée un instant, et revenait avec un billet de dix dollars.

— Tenez, Monsieur, tenez! disait elle. Prenez ces quelques sous; vous me rendrez cela demain.

— Vous me confondez, Madame, disait l'officier d'un ton humilié et confus; vraiment, je ne saurais jamais comment vous remercier... Au fait, je vous l'avouerai, ce léger service m'est d'autant plus précieux venant de vous; et je réussis à m'acquitter que je n'en perdrais point le souvenir.

Et sur cette phrase de madrigal, mon Burns — on a deviné que c'était lui — remontait en voiture en envoyant des mamours du bout des doigts, et en répétant:

— A demain! à demain, mesdames!

Est-il besoin de se demander qui attendit sous l'orme, le lendemain?

Jamais le marché Finlay n'avait vu un pareil déploiement de toilette, et surtout un plus singulier allongement de figures succéder, au fur et à mesure que l'heure avançait, à une expression de physionomie plus triomphante.

On en parle encore.

Sur ses vieux jours, Burns, trop connu à Québec, dut étendre le cercle de ses opérations à la campagne.

Il exerçait à Lévis, à Beauport, à Lorette, et poussait quelquefois jusqu'à Portneuf.

Maintenant l'on me demandera peut-être comment un ivrogne vivant d'emprunts de ce genre pouvait se vêtir de façon à jouer ainsi le rôle d'un gentleman à un moment donné.

Je répondrai que Burns appartenait à une famille honorable et à l'aise, et que ses sœurs — qui l'aimaient malgré tout — le fournissaient assez régulièrement de linge et d'habits.

Quand il empruntait, c'était pour boire; car — rendons ce témoignage à de braves gens — il avait toujours un couvert mis chez quelqu'un des siens.

Ce qui ne l'a pas empêché de mourir, comme un vulgaire poète, à l'hôpital.

Quelques instants avant sa mort — je tiens le fait du docteur Vallée qui l'assista dans sa dernière maladie — on le vit palper son oreiller, tâter ses ouvertures, fureter dans ses draps.

— Que cherchez-vous donc? demanda le docteur.

— Mon porte-monnaie, babutia-t-il.

Et il expira.

Si le bon saint Pierre est susceptible de se laisser entortiller, il a dû rencontrer son homme cette fois-là!

LOUIS FRÉCHETTE.

NOS TRAVERS

L'homme est un être qui fait des bêtises La femme aussi.

Moins peut-être, objectera quelque timide adulateur de l'éternel féminin.

Plus sans doute, retorqueira quelque vieux barbon blasé mais peu galant.

Allons, les amis, là-bas, ne vous chamaillez pas pour si peu.

La différence en faveur de l'un ou de l'autre sexe ne vaut vraiment pas la peine que l'on s'en occupe.

Le plus ou le moins de barbe ne fait rien à l'affaire.

La femme fait bien tout ce qu'elle fait, et quand elle fait une sottise, elle la fait pommée, je vous prie de le croire.

Tout le monde admet que son expérience du paradis terrestre, du moins telle qu'on nous la raconte, ne prouve guère en faveur de la sûreté de son jugement.

Et pour citer un exemple plus moderne, sinon plus probant, ne consacre-t-elle pas les plus belles années de sa vie à imiter maladroitement l'illustre Diogène qui cherchait un homme lui aussi, mais qui au moins n'avait pas l'intention de l'épouser, bien qu'on ait prétendu qu'il le cherchait pour le bon motif?

Or, épouser un homme, c'est certainement une sottise. Moi, qui suis un homme, et par conséquent un être plus logique que toutes les femmes que j'ai aimées, y compris ma belle-mère, je ne voudrais pas unir mon sort à l'un de ces bipèdes laids, barbus, anguleux et mal attifés à qui Dieu, paraît-il, a légué la propriété indivise du sceptre de

la création, probablement pour les consoler de les avoir si grotesquement conformés.

D'abord, si la moitié des horreurs débitées par le beau sexe sur le compte du sexe laid est vraie, je ne voudrais jamais lier mon existence à l'un de ces êtres disgraciés de la nature.

Je pourrais citer d'autres raisons pour motiver mon refus, mais celle-là suffit.

Les hommes sont des monstres, voyez-vous! Ce sont nos aimables sœurs qui le disent, et elles sont beaucoup trop positives, trop maîtresses de leur imagination pour se permettre la moindre exagération sur un sujet aussi important.

Cela étant, le sexe faible mais charmant, qui passe la moitié de son temps à se mettre en quatre pour épouser le sexe fort mais laid, sinistre projet qu'il met à exécution pendant l'autre moitié de son existence angélique mais terrestre, consacre la totalité de sa carrière sublunaire à rêver et à consommer une sottise pyramidale d'après son propre témoignage qui ne saurait être récusé.

Cela est d'autant plus triste qu'outre les illusions du rêve et les désenchantements cruels de la froide réalité, la vie entière s'écoule trop souvent, hélas! sans apporter à la femme rien qui puisse approcher du gracieux idéal enfanté par son imagination poétique.

J'ai prouvé ma thèse: les femmes font une sottise en nous épousant, tandis que nous, ce que nous recherchons chez elles, c'est la perfection, c'est l'idéal, c'est la grâce c'est la beauté.

Pour nous, le mariage est une promotion. Pour la femme, c'est presque une déchéance, et elle y tient encore plus que nous.

Nous ne demandons qu'à nous élever jusqu'à elle. Elle veut absolument s'abaisser à notre niveau. L'amour qu'elle nous inspire est une preuve de la noblesse de nos aspirations. Celui qu'elle éprouve à notre égard s'explique plus difficilement, et c'est au beau sexe sans doute que le poète songeait lorsqu'il a dit:

“ Et monté sur la falte il aspire à descendre.”

Donc, la femme est susceptible de se tromper, et sans manquer à la galanterie qui me distingue sans me faire des rentes, je puis hasarder que *l'humanum est errare* s'applique en partie à la plus belle moitié du genre humain.

Ceci posé, voyons s'il n'y aurait pas moyen de prendre quelques-unes de nos gentilles concitoyennes en flagrant délit de complicité dans nos bêtises journalières.

Nous sommes un peuple de jobards, et nous nous emballons facilement. Nous avons des trésors d'enthousiasme, mais il y a des siècles que l'on nous apprend à le contenir, à le réserver, pour le livrer sur commande en certaines occasions et à la demande de certains chefs de claque plus ou moins autorisés.

La spontanéité de l'enthousiasme nous est à peu près inconnue. Le vogue de certains personnages, le succès de certaines opinions, l'engouement pour certaines célébrités, tout cela est convenu, pesé, réglé d'avance pour nous, comme un papier à musique. Cela nous dispense de toute

espèce d'analyse, et cela nous va d'autant mieux que, l'exercice de notre libre arbitre nous étant interdit, nous avons contracté des habitudes de paresse intellectuelle qu'il serait trop cruel de déranger.

Nous sommes un peuple démocratique. La libre Amérique, en ouvrant à nos pères les vastes horizons de ses plaines immenses, les émancipait du joug féodal qui n'a jamais pu s'imposer ici.

Dès l'origine de la colonie, le colon se sentit libre. Il cessa d'être paysan pour s'appeler *habitant*, nom qu'il a conservé. A ce relèvement du niveau social des couches laborieuses est venu s'ajouter plus tard l'effacement et la disparition à peu près complète de la caste seigneuriale.

Le peuple canadien-français abandonné à lui-même après la cession est d'origine absolument plébéienne, et il devrait s'en faire gloire puisque cela prouve qu'il n'est pas issu d'une race de fainéants.

Les idées démocratiques sont celles qui conviennent à notre milieu, à notre continent, à notre siècle, à notre état de société. Ce sont aussi les idées vers lesquelles nous sommes le plus naturellement portés. Malheureusement les éducateurs du peuple sont restés *vieux régime*, et leurs tendances contre nature ont jeté sur ce fond démocratique une couche de détrempe aristocratique du plus grotesque effet.

A nos jeunes gens sortant des collèges, à nos jeunes filles sortant des couvents surtout, il faut des rois, des princes, des ducs, des seigneurs, des titres et toute la ribambelle des vaines appellations destinées à représenter le mérite absent.

Dans un pays où il ne devrait y avoir, où il n'y a réellement pas d'autre aristocratie que celle du mérite, il est ridicule au suprême degré de voir les gens se passionner pour tout ce qui représente les honneurs de convention ; mais ce qui est encore bien plus risible, c'est le spectacle offert par les divers groupes de parvenus plus ou moins enrichis et plus ou moins déniaisés, qui voudraient diviser la population en une vingtaine de castes différentes, dont la plus haute pourrait encore recevoir des leçons de savoir-vivre de la part d'un ouvrier bien élevé.

Encore, si l'on se contentait de cela, mais une fois lancé dans cette voie il n'y a pas de raison pour que l'on s'arrête, et, en y regardant de bien près, on s'apercevrait que les groupes eux-mêmes se subdivisent en autant de classes qu'ils contiennent d'individus.

Chez l'individu même il y a perturbation de la hiérarchie des membres, au point que la domination semble appartenir aux appétits plutôt qu'à l'intelligence, principe dont l'application se retrouve du reste dans tous les groupements conventionnels de notre société.

Dans une de nos réunions mondaines, où tout ce qu'il y avait de plus *select* avait été convié au moyen d'un procédé de sélection particulier à notre pays, j'entendais quelques-unes de mes jeunes et gentilles compatriotes se faire part de leurs impressions.

— M. X..., disait l'une d'elles, n'appartient pas à notre monde. Je suis obligée de lui faire bonne mine ici, mais lorsque je le rencontre *sur* la rue je fais semblant de ne pas le voir.

Remarquez que M. X... est un homme réellement distingué que sa mauvaise étoile ou la tyrannie des conventions sociales avait fourvoyé dans ce milieu beaucoup plus hétéroclite que choisi.

Il m'en coûte de le dire, mais ma franchise m'oblige à le déclarer : mes gentilles concitoyennes sont responsables de ces ridicules distinctions sociales.

Je comprends le classement basé sur les tendances, les aspirations et les affinités ; je ne saurais admettre que des personnes intelligentes puissent battre froid à un homme bien élevé, distingué par son talent, sous prétexte que certains imbéciles, chargés, on n'a jamais su pourquoi ni par qui, d'assigner à chacun son rôle dans une société de gueux revêtus, ont négligé de lui donner ses lettres de naturalisation dans le royaume de la haute gomme.

On sait avec quel empressement quelques-unes de nos canadiennes se sont emparées des officiers des navires français qui nous ont visités l'été dernier. Elles ont manqué de tact au point qu'il a fallu leur dire leur fait. Croyez-vous que cela les ait corrigées ? Pas le moins du monde.

C'est que, voyez-vous, l'éducation est mauvaise. On leur apprend beaucoup à minauder, à *flirter*, à faire à tous les hommes distingués ou prétendus tels des compliments à désarçonner les plus résolus.

Elles sortent du couvent, les chères petites, la tête bourrée d'idées romanesques.

Il leur faut de la grandeur, n'en fût-il plus au monde. Elles sont de taille à créer des comtes et des barons pour le plaisir d'en avoir à leurs pieds.

Or, le pays n'a pas de noblesse titrée. En cherchant bien on pourrait peut-être trouver quelques individus possédant la noblesse de caractère, la seule réelle, la seule qui mérite le respect. Celle-ci ne compte pas.

Ce qu'il faut c'est du clinquant, c'est du bruit, c'est du panache. Tous les brimboriens, colifichets et marques de distinction extorquées ou méritées, tout ce qui tranche sur la monotonie de la simple honnêteté, tout ce qui sort du commun, uniforme ou soutane, tire l'œil à nos expensionnaires avides de rêves, d'illusions, de romanesque et de coquetteries propres à satisfaire l'incommensurable variété qui germe au fond de leurs jeunes cervelles.

Mon article est déjà long. J'avais plusieurs faits à vous citer. Ce sera pour une autre fois. Je reviendrai peut-être à la charge pour conseiller à mes jeunes amies de se défier des fausses idées qu'une éducation encore plus fausse leur a inculquées.

UN DÉMOCRATE.

Du *Courrier du Canada* :

M. le Chanoine Bruchési, de Montréal, assiste aux débats de l'Assemblée Législative, dans la galerie des Conseillers Législatifs.

Voilà qui est grave, très grave !

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la notice bibliographique que nous publions en dernière page. On peut s'abonner à *l'Art* en s'adressant à la maison Beauchemin et Fils, Montréal.

BIBLIOGRAPHIE.

L'ART

Revue bi-mensuelle illustrée. Paris, L. Allison et Cie., Librairie de l'Art, 8, Boulevard des Capucines.

Cette splendide publication, à la fois d'un luxe et d'un bon marché sans précédent, a merveilleusement terminé sa dix-huitième année, et non moins merveilleusement commencé sa dix-neuvième. C'est, dans toute la force du terme, une revue sans rivale, non seulement au point de vue artistique, mais également sous le rapport littéraire.

La livraison du 15 novembre était accompagnée d'une eau-forte qui n'est pas moins un chef-d'œuvre que le célèbre tableau de Cornelis De Vos, du Musée de Bruxelles, tableau qui représente le peintre, sa femme et leurs deux enfants, dont M. Jules Payrau a fait une eau-forte de toute beauté qui, à elle seule, vaut plus que le prix de l'abonnement annuel. La reproduction d'une peinture au bistre d'Élie Delaunay, de l'Institut, n'est pas moins remarquable. Elle nous montre *Saint Raymond de Fennafort, dominicain espagnol du XIIIe siècle, se rendant des îles Baléares en Espagne, en se servant de son manteau comme d'une barque à voile.*

Le 1er décembre, c'est le tour d'un prodigieux tableau de Pieter de Hooch, du Musée d'Amsterdam : *La Maison de Campagne* que M. Cl. Faivre a interprétée *en amour*, et qu'accompagne une vraie perle d'Élie Delaunay, un de ses crayons les plus exquis : *Étude d'après nature pour un portrait.*

La livraison de Noël, — le *Christmas Number* — avec ses vingt-quatre pages de supplément, son magistral dessin d'Henri Courcelles-Dumont : *Le Combat*, sa spirituelle page de *Cigognes* d'Hubert Dys d'une si haute utilité pour les applications de l'art à l'industrie, et par-dessus tout son eau-forte de F. E. Jeannin qui lutte d'éclat et de séduction avec la célébrissime *Madone aux roses*, un des Rubens du Musée Royal de Belgique, tout cela constitue un ensemble qui, à lui seul, suffirait à justifier le long succès de cette revue, source par excellence du goût le plus pur.

En inaugurant la dix-neuvième année de *l'Art*, la livraison du 1er janvier a tenu à rivaliser dignement avec le numéro de Noël, et il y a réussi à souhait avec l'excellente planche de Rodolphe Piquez d'après le *Joseph Bara* du peintre J. J. Weerts, et *Corylopsis*, composition fleurie d'une rare élégance, par Hubert Dys.

Autre grand succès : *Simplicity*, de Sir Joshua Reynolds gravé par E. Salmon dans la livraison du 15 janvier, qui publie en outre un autre remarquable dessin d'après nature, par H. Courcelles-Dumont.

SAGES PRECAUTIONS

Les journaux politiques nous apportent la nouvelle suivante :

M. Augé est sur le point de présenter un bill de la plus haute importance, au sujet des hôpitaux et des maternités privés. Il dit qu'il y a un très grand nombre d'enfants qui meurent dans ces derniers établissements, et qu'il se passe parfois des choses abominables, comme l'attestent les faits révélés devant le magistrat Dugas, lorsqu'un enfant a été jeté au feu et brûlé. Il a l'intention de demander que tous ces hôpitaux soient licenciés et inspectés régulièrement par un médecin, officier du gouvernement. Cet inspecteur aura pour mission de voir que les noms de tous les enfants nouveau-nés soient enregistrés dans les livres de ces institutions et qu'on prenne d'eux tous les soins possibles.

Voilà une sage mesure qui ne pourra que rencontrer l'ap-

probation de tous ceux qui s'intéressent aux soins à donner à l'enfance abandonnée.

Mais nous nous demandons s'il n'y aurait pas lieu de généraliser la mesure et de créer une inspection sérieuse de toutes les institutions dans lesquelles se recueillent les filles-mères et où sont élevés les produits de leur faute.

Bien des gens sont d'avis que ce n'est pas seulement dans les hôpitaux et maternités privés qu'il se produit des faits abominables.

Une campagne de presse faite il y a quelques années avait révélé chez Les Enfants Trouvés des procédés absolument insuffisants d'élevage et de soins des enfants, un encombrement insalubre, une absence de précautions dangereuses.

L'autre jour encore, la querelle soulevée par les étudiants en médecine, mécontents de la façon dont les Sœurs de la Maternité accueillaient les élèves qui venaient suivre les accouchements, a montré quel cas il fallait faire des fameuses prétentions qu'élevaient ces dames lorsqu'on parle du traitement des filles pensionnées chez elles contre beaux deniers sonnants.

Les étudiants se sont plaint qu'au lendemain de l'accouchement les filles devenaient invisibles, que personne ne pouvait savoir où elles reposaient, ni dans quel état de santé elles pouvaient se trouver.

On admettra que c'est une façon étrange de faire valoir l'établissement; et si tout s'y passait avec la tendresse maternelle qu'on prétend, on ne ferait aucune difficulté à laisser tout examiner.

Des gens, malintentionnés sans doute, affirment qu'aussitôt débarrassés de leur fardeau, les filles sont mises au travail pour acquitter leurs frais d'accouchement.

Et le public dit encore une foule d'autres choses qu'il serait de l'intérêt des Sœurs elles-mêmes de faire taire, mais qui ne seront tues que lorsqu'une surveillance active et indépendante pourra s'exercer sur tous ces établissements.

Le cas est sérieux.

S'il faut en croire les chiffres fournis par les Sœurs à la *Semaine Religieuse*, il est né en 3 ans et 8 mois à la Maternité 1100 enfants.

Que sont devenus ces 1100 enfants? Voilà ce que tout le monde se demande sans trouver de réponse, car personne ne peut ou ne veut en donner.

Il y a un fait certain, c'est que le Canada est le pays au monde où l'on trouve le moins d'enfants naturels, de bâtards.

Feuilletez les actes, les minutes de tout un greffe, et vous aurez grand-peine à trouver une ou deux désignations d'enfants de père et mère inconnus.

Que deviennent donc ces petits êtres?

On est en droit de le savoir; s'ils meurent tous, c'est sans doute qu'il y a quelque chose de défectueux quelque part.

Nous applaudissons au projet de loi de M. Augé, et lui conseillons simplement de le compléter.

La ville de Montréal vient de songer à créer un fonds de bienfaisance pour remplacer les aumônes données chaque matin par le maire.

Beaucoup de gens veulent aussi s'enquérir de la façon dont sont administrées les institutions de charité.

Pourquoi ne pas créer de suite une Assistance Publique, sur le plan qui opère parfaitement à Paris, où tout le contrôle de ce qui tient à la bienfaisance, à la charité et aux hôpitaux se trouve concentré sous une seule administration dépendant de la Cité, et par suite à l'abri des tourmentes gouvernementales et des prédominances religieuses ou locales.

Nous donnerons dans un prochain numéro une idée du fonctionnement de l'Assistance Publique en France.